This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

2242
C7
1882

$B 157 333

YC150258

Digitized by Google

Digitized by Google

OCTAVE FEUILLET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA CRISE

COMÉDIE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1883

Prix : 1 fr. 75

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CRISE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE, le 7 mars 1854.

Digitized by Google

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

Format grand in-18.

Les amours de Philippe	1	vol.
Bellah	1	—
Histoire de Sibylle	1	—
Histoire d'une Parisienne	1	—
Le Journal d'une Femme	1	—
Julia de Trécœur	1	—
Un Mariage dans le Monde	1	—
Monsieur de Camors	1	—
La Petite Comtesse, le Parc, Onesta	1	—
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre	1	—
Scènes et Comédies	1	—
Scènes et Proverbes	1	—

L'Acrobate, comédie en un acte.
La Belle au Bois dormant, comédie en cinq actes.
Le Cas de Conscience, comédie en un acte.
Le Cheveu blanc, comédie en un acte.
Circé, proverbe en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.
Dalila, drame en quatre actes, six parties.
La Fée, comédie en un acte.
Julie, drame en trois actes.
Montjoye, comédie en cinq actes.
Péril en la Demeure, comédie en deux actes.
Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
Rédemption, comédie en cinq actes.
Le Roman d'un jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes.
Le Sphinx, drame en quatre actes.
La Tentation, comédie en cinq actes, six tableaux.
Le Village, comédie en un acte.

Paris. — Imp. P. Mouillot, 13-15. quai Voltaire. — 25864

Digitized by Google

LA CRISE

COMÉDIE EN QUATRE PARTIES

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

Digitized by Google

PERSONNAGES

DE MARSAN, magistrat, 40 ans.....	M. LAFONTAIN
JULIETTE, sa femme.....	Mme ROSE CHÉ
PIERRE DESSOLES, médecin, 38 ans.....	M. DUPUIS.
JUSTINE, femme de chambre.....	Mlle JOSÉPHINE
ANTOINE, vieux domestique, plus de 60 ans.....	M. THIBAULT.
DEUX ENFANTS DE QUATRE A SIX ANS.....	

La scène se passe, au premier acte, à Paris; à la campagne pendant les derniers actes.

Digitized by Google

PQ2242
C7
1882

LA CRISE

PREMIÈRE PARTIE

Un riche cabinet de travail : bureau au milieu du cabinet; cheminée à gauche; bibliothèque au fond; portes au fond, de chaque côté de la bibliothèque; une table et un fauteuil contre le mur, à droite; porte à droite.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DE MARSAN, ANTOINE *.

(De Marsan est assis en face de la cheminée et tisonne d'un air pensif. — Antoine donne lentement des coups de plumeau sur la bibliothèque

DE MARSAN, se retournant brusquement.

Tu es encore là, toi?

ANTOINE, d'une voix lente et cassée.

Je finis le cabinet de monsieur.

DE MARSAN.

Tu finis... tu finis; c'est-à-dire que tu ne finis pas!

ANTOINE, surpris.

Monsieur n'est pas malade?

DE MARSAN.

Non. — Sais-tu où est ma femme?

ANTOINE.

Madame s'apprête à sortir, je crois : elle a donné l'ordre d'atteler.

DE MARSAN.

Sortir! atteler! avant midi!... Enfin! (Antoine reprend sa besogne; de Marsan se lève et le regarde faire un moment avec impatience,

* De Marsan, Antoine.

M736667

Digitized by Google

puis :) Ça t'amuse donc bien, ça, voyons? Voilà vingt minutes que tu es là, — et pour quoi faire? — Tiens, donne-moi ça! (Il lui prend le plumeau des mains et se met à épousseter vivement deux ou trois meubles en faisant le tour du cabinet, puis revient à la cheminée. Antoine le suit en le priant par gestes de lui rendre le plumeau.) Tiens! tiens!.. c'est donc bien difficile, ça!.. (Il lui rend le plumeau.) Va-t'en à présent!

ANTOINE.

Je suis peiné de voir que monsieur ne soit pas content de mon service : c'est peut-être la première fois, — depuis trente ans que je sers monsieur avec fidélité et probité.

DE MARSAN.

Allons! tu vois bien que je suis de mauvaise humeur : ainsi, laisse-moi en repos!

ANTOINE.

Oui, monsieur. (En se retirant.) Avec fidélité et probité, je crois pouvoir le dire. (Il sort par le fond, à droite. — Entr'ouvrant la porte l'instant d'après.) Monsieur y est-il?

DE MARSAN, avec humeur.

Non! tu vois bien que non! — (Le rappelant.) Eh!... qui est là?

ANTOINE.

Monsieur Pierre Dessoles. — Je vais le renvoyer.

DE MARSAN.

Imbécile! c'est lui que j'attends! Voyons! fais entrer! (Antoine disparaît.) Qu'on vienne donc me vanter la race des vieux domestiques... Encore une chose de l'ancien régime qu'on regrette... et Dieu sait!

ANTOINE, annonçant du fond, à droite.

Monsieur le docteur Dessoles.

SCÈNE II.

DE MARSAN, DESSOLES, parole brève et animée.

DESSOLES.

Bonjour, mon président!... Me voici à tes ordres!... J'arrive de Picpus... Ainsi, vois!... Ah çà! qu'y a-t-il ici?... Voyons la langue?... le pouls?... Tu n'as rien... Bonsoir! (Il tourne sur ses talons.)

Digitized by Google

DE MARSAN.

Mon cher ami, j'ai à te consulter; mais ce n'est pas pour moi.

DESSOLES.

C'est pour madame?

DE MARSAN, tristement et descendant en scène.

Oui... c'est pour madame.

DESSOLES, le suivant.

C'est pour madame... (Avec un soupir.) Et qu'est-ce qu'elle a donc, cette jolie femme? Ne l'ai-je pas aperçue avant-hier à l'Opéra, rose et blanche sur fond rouge?... des épaules qui chassent le corset! Bah! elle va bien... et moi aussi!... Bonsoir, mon président! (Même jeu que ci-dessus.)

DE MARSAN.

Pierre, au nom de notre vieille amitié, deux mots de raison!... Ma femme m'inquiète.

DESSOLES.

Par la peste! elle en inquiète bien d'autres! La trouves-tu trop jolie? C'est vrai; mais je n'y puis rien. Ah! ah! mon camarade! une jolie femme, c'est bon pendant un an, pendant deux ans... mais dès la troisième année, que vous importe cette beauté admirée et commentée pendant une si longue série de lunes? Ce n'est plus alors qu'un luxe importun, une enseigne périlleuse qui a son beau côté tourné vers la rue, et dont le mari ne voit plus que le revers, — un engin à attirer la foule! Ah! c'est ainsi! que veux-tu que j'y fasse?... et au revoir!

DE MARSAN, prenant le siége de la table, à droite, et l'offrant à Pierre.

Écoute-moi sérieusement, Pierre. C'est une consultation grave que je t'ai demandée... Écoute! (Ils s'asseyent à droite *.)

DESSOLES.

Voyons!

DE MARSAN.

Depuis trois mois environ, ma femme a... un appétit robuste, — le pouls régulier, — le teint frais, — le système nerveux pacifique... En un mot, jamais, de toute évidence, elle ne fut dans un état de santé plus satisfaisant.

DESSOLES.

Tu m'attendris! — Achève!

* De Marsan, à son bureau, Dessoles.

Digitized by Google

DE MARSAN.

Avec tout cela, mon ami, ma femme, que je me plaisais naguère à appeler ma chère Juliette, ma femme m'inquiète profondément. Si je ne reconnaissais sa voix, ses traits... je croirais qu'on me l'a enlevée, en lui substituant je ne sais quelle créature désolante et incompréhensible!

DESSOLES.

Que me dis-tu là, morbleu! Je ne m'en vais plus, mon ami! Quoi! une nouvelle incarnation du démon de la femme, — un mystère, — une plaie du cœur! Mais c'est ma spécialité, mon ami!

DE MARSAN.

Je le sais!... Tu fais de la médecine à ta manière... de la médecine... comment dirai-je?... spiritualiste!

DESSOLES.

Que veux-tu, mon ami!... j'ai naturellement la conscience délicate : la première fois que, venant voir un de mes malades, je le trouvai sous la porte... cela me fit un effet singulier... Il me sembla que la police allait avoir l'œil sur moi, qu'on allait m'arrêter... je reconnus que je n'avais pas le tempérament médical... Je ne voulus pas davantage, comme tant d'autres débutants, promener ma jeunesse meurtrière à travers les familles, marchant de mécompte en mécompte et de cénotaphe en cénotaphe... je cessai de verser ma science suspecte dans le corps de mes semblables, et laissai agir la nature dans son mystérieux domaine; je devins médecin expectant... de plus, j'étudiai le moral... plus souvent qu'on ne le pense. — Ce sont, vois-tu bien, les chagrins, les vices, les misères sociales qui ouvrent le chemin à ce qu'on nomme les maladies... Je tâchai d'étouffer dans leur germe ces maux pour lesquels mon diplôme était impuissant... Bref, voilà ma méthode : ne pouvant guérir, — je console quelquefois... je fais des ingrats, — mais je ne fais pas de martyrs!

DE MARSAN.

Je sais cela. Bien que nous te voyions trop rarement, je ne te perds pas des yeux... je connais ta réputation... tu es le sorcier favori de toutes les belles dames de Paris, et c'est pourquoi je t'ai appelé. J'ai besoin de toute ton expérience comme de toute ton affection. Pierre, je suis réellement malheureux!

Digitized by Google

DESSOLES.

Bah! voyons donc! qu'est-ce qu'elle a, madame ta femme? est-ce que son carlin est défunt?

DE MARSAN.

Mon ami, elle est possédée, et si tu veux savoir le nom du démon qui est en elle, son nom est légion! car il y en a, pardieu! plutôt dix mille qu'un seul!

DESSOLES, mangeant sa canne.

Les symptômes?

DE MARSAN.

Eh! mon Dieu! les symptômes n'éclatent pas jusqu'à présent en extravagances qui puissent frapper l'œil d'un étranger; mais ils se trahissent, à un regard familier comme le mien, par des nuances d'altération chaque jour plus marquées... — Tu connais Juliette?

DESSOLES.

Je la connais. Si jamais femme a orné la maison de son époux d'une beauté chaste, d'une tenue distinguée, d'un sens droit et délicat, et d'un sentiment maternel irréprochable, cette femme est la tienne!

DE MARSAN. Ils se lèvent.

A été la mienne!... Oui, pendant dix ans, j'oserais dire que j'ai possédé un trésor... et puis, un beau matin, cette douce Juliette, que tu viens de dépeindre, a pris tout à coup je ne sais quel air de victime... obéissante... mais irritée: cette femme du monde, cette femme de goût a subitement emprunté aux prisonniers politiques certaines formules amères, certaines maximes âpres et concentrées... J'ai respiré avec effroi, dans son élocution jadis si sobre, je ne sais quelle mélancolie banale... je ne sais quel fade parfum poétique, avec une nuance socialiste.

DESSOLES.

La femme d'un magistrat!... horreur!

DE MARSAN.

D'autres fois, notre femme se fait mignarde et enfantine: ce sont des traits d'une naïveté inconvenante, — des questions d'une curiosité inqualifiable; quelquefois... entre nous... des mots qui semblent empruntés au vocabulaire de la halle!...

DESSOLES.

Bah!

Digitized by Google

DE MARSAN.

Tiens! pas plus tard qu'hier, — cette femme, dont tu as admiré souvent le choix de langage, elle appelait ma voiture — un berlingot!

DESSOLES.

Un berlingot!... Mystère profond!... Est-ce tout?

DE MARSAN.

Non! En même temps que la femme, la mère s'est transformée : le mari est un tyran, les enfants sont un fardeau. On ne parle pas, on ne s'occupe plus d'eux. — Voilà ce qui m'arrive, docteur; voilà la couronne d'épines que Juliette a déposée un matin sur ma tête innocente... et cela sans l'ombre d'une provocation de ma part... — Y comprends-tu quelque chose?

DESSOLES.

Peut-être... A l'âge de ta femme!...

DE MARSAN.

Entre trentre-trois et trente-quatre... Mais, chut! je l'entends... tu jugeras par toi-même... je te ferai signe à chaque symptôme. (Dessoles s'assied devant le bureau, et paraît très-occupé à écrire. De Marsan remonte près la porte du fond à droite.

SCÈNE III.

DESSOLES, DE MARSAN, JULIETTE, toilette de ville.

JULIETTE, entr'ouvrant la porte de droite.

Ah! mon Dieu!... vous avez du monde?

DESSOLES, se levant à demi, et saluant.

Non, madame... c'est moi! Pardon! j'avais deux mots à écrire... je suis monté sans façon... de Marsan m'a prêté son bureau... vous permettez?

JULIETTE, près du docteur *.

Comment donc!... Mais que vous êtes rare, docteur! Dites-moi, vous me faites l'effet d'une vision!

DESSOLES, toujours debout, mais sans quitter le bureau.

Veuillez m'excuser, madame; mais, par état, je me dois d'abord aux malheureux.

JULIETTE, amèrement, et passant à gauche, devant le bureau **.

Ah! aux malheureux... et nous, nous avons quarante mille

* Dessoles, de Marsan, Juliette.
** Juliette, Dessoles, au bureau, de Marsan.

Digitized by Google

livres de rente... c'est juste, nous sommes nécessairement au comble des félicités!...

DE MARSAN, regardant Dessoles avec intention.

Hem! hem!

DESSOLES.

Hem!... Madame, j'ai lu, il est vrai, dans les anciens que la fortune ne faisait pas le bonheur; mais nous avons changé cela... Permettez! (Il se rassied et griffonne assidûment.)

DE MARSAN.

Vous voilà avec votre chapeau, ma chère... est-ce que vous sortez si matin?

JULIETTE.

Il se peut. — Et... est-ce que vous êtes somnambule, vous, monsieur, entre autres priviléges gracieux?

DE MARSAN.

Somnambule? Et pourquoi, diantre!

JULIETTE.

Parce que — diantre! j'ai entendu toute la nuit un bruit de pas pesants dans votre chambre. On aurait dit un manége.

DE MARSAN.

Ah! oui, c'est que je ne pouvais dormir... et je me suis promené un peu de long en large.

JULIETTE.

Un peu!... pendant trois heures!... Vous ne pouviez dormir, et vous avez jugé équitable de m'empêcher de dormir, moi, par la même occasion... Au reste, c'est votre droit, et l'on n'est pas pour se gêner, après dix ans de ménage! (Elle se dirige vers la glace de la cheminée.)

DESSOLES, fredonnant à demi-voix.

Tra deri dera... tra la la!

JULIETTE, se retournant.

Eh bien, il ne se gêne pas non plus, votre ami!... Ah çà! voyons, décidément, est-ce que cela vous contrarie que je sorte ce matin?

DE MARSAN.

Pas du tout. Vous faites bien de sortir, si cela vous amuse.

JULIETTE, devant la glace.

Si cela m'amuse! Voulez-vous faire croire que je m'amuse d'un rien, d'une visite ou d'une emplette?... Si je sors, c'est qu'il y a nécessité que je sorte. Je sais bien que les hommes seuls peuvent se permettre d'avoir des occupations sérieuses :

Digitized by Google

mais moi, j'en ai — j'en ai, à moins toutefois que vous ne me commandiez de n'en pas avoir.

DE MARSAN.

Pas le moins du monde !

JULIETTE.

J'en suis surprise, car vous devenez d'un fantasque !

DE MARSAN.

Fantasque, moi!

JULIETTE.

A moins que ce ne soit moi ?

DE MARSAN.

Oh ! ce n'est pas vous assurément... mais je ne puis m'empêcher de croire parfois que vous vous ennuyez.

JULIETTE, riant amèrement et allant près du bureau *.

Que je m'ennuie est charmant ! Entendez-vous, docteur ? Dites-lui donc un peu que je suis la plus heureuse femme qu'il y ait.

DESSOLES, gravement.

Je vous regarde au contraire, madame, comme la plus illustre infortunée des temps modernes. Le lépreux de la cité d'Aoste a trouvé en vous un pendant féminin. Job est dépassé. — Souffrez que je continue. (Il se remet à écrire.)

JULIETTE, haussant les épaules.

Avouez une chose, messieurs, avouez que vous ne concevez de souffrance réelle que celle de la faim !

DESSOLES.

Pour moi, je l'avoue.

DE MARSAN.

Il est certain, ma chère, que le temps doit vous paraître un peu long... (Haut.) Savez-vous ce qu'il vous faudrait pour occuper vos loisirs d'une manière intéressante ?

JULIETTE, ricanant, et venant à son mari.

Je m'en doute ; mais dites-le-moi, ce sera plus piquant.

DE MARSAN.

Ce n'est pas cela, non... il faudrait que votre fille, au lieu d'avoir six ans, n'eût que six mois... que vous eussiez une jolie petite poupée vivante à préserver du froid en hiver, à caresser de votre éventail en été... Au reste, je ne vois pas pourquoi... nous n'avons aucune raison de désespérer...

* Juliette, Dessoles, assis au bureau, de Marsan.

Digitized by Google

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que tout ça? Comprend-on que vous me fassiez une scène si révoltante devant un étranger?

DESSOLES, le nez sur son bureau.

Je n'écoute pas, moi, — ainsi!...

JULIETTE, passant à droite *.

Il y paraît.

DE MARSAN.

Ne vous fâchez pas, ma chère : c'était une plaisanterie.

JULIETTE.

Elle n'était pas bonne!

DE MARSAN, en passant devant le bureau **.

Soit! — Hem!

DESSOLES.

Hem!

JULIETTE.

Bonjour, messieurs! (Dessoles se lève. Fausse sortie.) Ah! docteur, à propos, n'est-ce pas vous qui me lorgniez d'une façon si compromettante avant-hier à l'Opéra?

DESSOLES.

C'était moi-même, madame.

JULIETTE.

Il y avait à côté de vous une personne que cela ne paraissait pas amuser. Vous avez même reçu un bon coup d'éventail sur les doigts. Ça vous apprendra. Et *Cruvelli* ***, qu'en pensez-vous?

DESSOLES.

Suave, très-suave. — Vous aimez beaucoup la musique, madame?

JULIETTE.

Oh! j'aime surtout à l'entendre dans cette magnifique salle, au milieu des lumières, des fleurs et des parures. Il y a dans ce mélange un enchantement de volupté — qui me fait comprendre l'extase du hatchich.

DESSOLES, froidement.

Oui, la salle est très-belle, d'une bonne couleur, et bien distribuée.

* Dessoles, assis, de Marsan, Juliette.
** De Marsan, Dessoles, assis, Juliette.
*** Substituer le nom de la cantatrice à la mode cet hiver.

Digitized by Google

JULIETTE.

Allons, je vois que vous avez une âme d'artiste !... Adieu, docteur ! (Elle sort par le fond, à droite.)

SCÈNE IV.

DE MARSAN, à la cheminée, debout, DESSOLES.

DE MARSAN.

Voilà !

DESSOLES.

Hon !

DE MARSAN, descendant en scène.

Ce modèle de réserve, de dignité, de simplicité ; cette femme, naguère accomplie, tu viens de l'entendre tour à tour quinteuse...

DESSOLES, de même.

Oui.

DE MARSAN.

Acariâtre et plaintive...

DESSOLES.

Oui, mon ami.

DE MARSAN.

Lyrique même !...

DESSOLES.

Oui, mon pauvre ami.

DE MARSAN.

Froide pour ses enfants, — hostile à son mari, — coquette même avec toi !

DESSOLES, lui prenant la main.

Oui, mon pauvre cher ami !

DE MARSAN, retirant sa main.

Que le diable t'emporte, Pierre ! Si tu devines le secret de cette métamorphose, dis-le-moi ; sinon, va-t'en ! Sais-tu ce qu'a ma femme — ou ne le sais-tu pas ?

DESSOLES, insistant.

Je le sais sur le bout de mon doigt.

DE MARSAN.

Vrai ?

DESSOLES.

Ta femme est entrée dans ce que j'appelle en mon particulier la crise.

Digitized by Google

DE MARSAN.

La crise? qu'est-ce que c'est que ça?

DESSOLES.

Ça, c'est une maladie morale que peut gagner la meilleure des femmes lorsqu'elle touche au seuil de la maturité. Tel est, mon ami, l'attrait du fruit maudit dont Ève eut la primeur, qu'il arrivera quelquefois même à une honnête femme de ne pouvoir se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent.

DE MARSAN.

Comment! aurais-tu observé que quelqu'un fît la cour à ma femme?

DESSOLES.

Non pas.

DE MARSAN.

Oserais-tu penser que Juliette?...

DESSOLES.

Eh! j'ose penser que Juliette est une femme... une femme vertueuse, mais une femme du monde! et de quel monde, mon ami! de ce monde parisien où tout loisir est un péril, toute fête une occasion, tout plaisir une tentation! de ce monde qui commande le devoir en pédant, et ne s'aperçoit pas qu'il prêche le contraire de sa voix la plus séduisante! qui sans le vouloir, sans le savoir peut-être, abuse d'un vocabulaire insidieux pour déguiser le petit mot : Vice!... vice! Non, parbleu! jamais; mais amour, passion, idéal, cœur, âme, à la bonne heure! N'est-ce pas là, dis-moi, la divinité que ta femme entend célébrer jour et nuit autour d'elle depuis dix ans, sous mille périphrases complaisantes comme des duègnes?... Et pourquoi, je te le demande, l'argument suprême auprès d'une femme est-il de lui dire : Vous n'avez pas de cœur? Que signifie cette phrase si niaise et si victorieuse pourtant, — sinon : Vous n'inspirerez jamais ni une cavatine, ni un tableau, ni un drame, ni même une romance, — rien enfin de ce qu'on aime, de ce qu'on fête et de ce qu'on admire? vous recevrez ce soir le baiser d'un mari, et voilà tout? Voilà vos triomphes, à vous, femmes sans cœur, femmes de pot-au-feu?

DE MARSAN.

Il y a du vrai là-dedans.

Digitized by Google

DESSOLES.

Étonne-toi donc après cela qu'une femme, fût-ce la tienne, comparant l'estime glaciale, presque ironique que le monde accorde à la vertu, avec les adorations et les extases dont il entoure la passion ; étonne-toi donc qu'elle puisse, à un jour donné, se trouver prise au cœur d'un doute amer et d'une immense curiosité ! Comment veux-tu qu'elle n'éprouve pas un désir terrible de connaître enfin l'objet de cette idolâtrie publique, d'approcher ses lèvres de cette coupe enchantée avant que ses lèvres ne soient flétries par la vieillesse ?

DE MARSAN.

Tu m'épouvantes, Pierre !

DESSOLES.

Un moment arrive, te dis-je, où la plus honnête peut être saisie d'une impatience fébrile ! C'est alors que l'épouse devient maussade et la mère négligente ; c'est alors que le lien du devoir ne tient plus qu'à un cheveu... blond ! c'est alors, mon ami... Bref, voilà la maladie de ta femme !... Et maintenant, (Prenant son chapeau sur la table, à droite.) bonsoir !... Tu me dois vingt francs.

DE MARSAN.

Diable ! ne me quitte pas comme cela !... Et cette crise, est-elle dangereuse ?

DESSOLES.

Horriblement !

DE MARSAN.

Et que peut faire le mari pendant ce temps-là ?

DESSOLES.

Je te le demande.

DE MARSAN.

Tu penses que je m'en vais rester là les bras croisés, comme un sot, pendant que ma femme court après la science ! (Il se promène avec agitation.) Non, morbleu ! Et pour commencer, je veux savoir où elle est allée ce matin. (Il tire un cordon de sonnette à la cheminée.) La délicatesse serait ici duperie. Je vais interroger sa femme de chambre *... j'interrogerai, s'il le faut, le dernier des marmitons... Puis, je la tiendrai cloîtrée jusqu'à ce qu'elle soit absolument décrépite, et alors cours après la science, cherche des coupes enchantées, si tu veux.

* Dessoles, de Marsan.

Digitized by Google

(Entre Justine, du fond, à droite. Le docteur le regarde tranquillement en frappant avec ses doigts sur le bureau.)

JUSTINE.

Monsieur a sonné?

DE MARSAN.

Oui.

JUSTINE.

Que veut monsieur?

DE MARSAN.

J'ai sonné Antoine, et pas vous.

JUSTINE.

Je vais envoyer Antoine à monsieur.

DE MARSAN.

C'est inutile. Sortez! (Justine sort. Moment de silence.)

DESSOLES.

Après cela, mon président, je peux me tromper, moi!

DE MARSAN.

Non, tu ne te trompes pas! j'en suis convaincu; d'autant mieux que tu ne m'as rien appris, et que je m'étais formé d'avance la même opinion. — Sur ton honneur, Pierre, ne connais-tu aucun remède à cette infernale crise?

DESSOLES.

Un remède?... Non!... c'est-à-dire... Il y en aurait un peut-être... Car, lorsqu'une femme, d'un esprit naturellement élevé et délicat, a reconnu par expérience tout ce qu'une passion poétique contient en réalité d'humiliantes mortifications et d'ignobles rougeurs, elle est radicalement guérie. Eh bien, si jamais un homme pouvait dire avec sécurité à un autre homme : « Ami, je te livre mon bonheur et celui de mes enfants... Conduis ma femme jusqu'à la limite des abîmes; qu'elle éprouve les soucis, les hontes et les dégoûts du chemin sans toucher le terme fatal... Alors elle me reviendra... » Oui, si un homme pouvait mettre cette confianc dans un de ses semblables, il y aurait un remède à la maladie de Juliette!.. Mais, si l'impossible existe au monde, il est là!

DE MARSAN, rêveur.

Et cependant, tu as raison... Faire connaître les amertumes de la trahison avant qu'elle ne soit irréparable, ce serait l'unique chance de salut... Mais à qui se fier? J'ai bien

Digitized by Google

un neveu qui a le physique du rôle... Mais le faqnin m'escroquerait le dénoûment.

DESSOLES.

Très-probable!

DE MARSAN, après l'avoir regardé.

Écoute, Pierre... Je ne m'abuse pas : si le monde pouvait connaître le projet que je médite, il n'y aurait pas assez de risées pour le condamner. J'en vois mieux que personne le côté périlleux et le côté ridicule; mais je suis décidé. Je ne puis supporter un jour de plus cette vie d'angoisses. Puisqu'il faut que cette mine éclate, j'y mettrai le feu de ma main; puisqu'il faut en passer par cette épreuve, j'aime mieux la diriger que d'en être victime à mon insu. — Pas un mot : je suis décidé! Il ne me faut plus qu'un complice, et je l'ai trouvé : c'est toi!

DESSOLES.

Moi?... Tu rêves!

DE MARSAN.

Oui, toi, le plus ancien, — le meilleur de mes amis; — toi qui, je le sais, sous des dehors légers, caches la loyauté inviolable d'un vieux Romain. Il faut que tu me rendes ce service!

DESSOLES.

Tu es fou!

DE MARSAN.

Je t'en prie sérieusement.

DESSOLES, passant à droite *.

Allons donc! la cure ne signifierait rien; le danger ne serait pas suffisant.

DE MARSAN.

La!... Ta! ta! Fais donc le modeste!... On connaît de tes histoires!... Mais, ça m'est égal : plus le feu est ardent, mieux il purifie... Ainsi, tu fais la cour à Juliette; c'est convenu!

DESSOLES.

C'est convenu... c'est convenu... Pas du tout! Et je suppose que Juliette, puisque Juliette il y a, ne se laisse pas décourager par les misères de la route, et qu'elle veuille pousser le pèlerinage jusqu'au bout? — Ah!

* De Marsan, Dessoles.

Digitized by Google

DE MARSAN.

Allons donc! J'espère bien... Elle va rentrer... Je te laisse ici!

DESSOLES, le retenant.

Tu me laisses... tu me laisses est fort bien!... Mais que diable veux-tu que je lui dise, à ta femme?

DE MARSAN.

Tiens!... Est-ce que ça me regarde?... Ne faut-il pas que je t'écrive tes billets doux, par hasard? (Fausse sortie par le fond, à gauche.) Oh Dieu! comme je te vais haïr, mon pauvre Pierre! Tu me deviens odieux à vue d'œil!... Allons! (Il va de nouveau pour sortir.)

DESSOLES, le retenant.

Permets : nous allons faire notre petit traité. Article 1er. Pour vous, et surtout pour elle, secret éternel, quoi qu'il advienne.

DE MARSAN.

Accordé.

DESSOLES.

Article 2. Ta défense, comme mon attaque, n'emploiera que des armes courtoises, l'adresse et la persuasion. — Jamais de mesure violente, quoi qu'il advienne.

DE MARSAN.

Accordé. A moi! Article 3... Note bien celui-là... Article 3. Dans le cas où ton expérience te ferait prévoir un sinistre prochain, coûte que coûte, tu m'avertiras loyalement pour que je tente un suprême effort.

DESSOLES, réfléchissant.

Délicat... mais adopté... pourvu que ce suprême effort ne sorte pas des conditions spécifiées dans l'article 2.

DE MARSAN.

Oh! bien entendu... Touche là! (Ils se donnent la main.) Je m'en vais maintenant.

DESSOLES, le laissant faire quelques pas.

Sérieusement... la, tu le veux?

DE MARSAN.

Il le faut. Ma vie n'est plus possible. Il faut une solution à tout prix!

DESSOLES.

Eh bien, bon voyage!

Digitized by Google

DE MARSAN, près de la porte, au fond, à droite.

Crois-tu que ce soit fini aujourd'hui?

DESSOLES.

J'espère bien que non.

DE MARSAN.

C'est que je ne pourrais pas supporter cette situation-là longtemps.

DESSOLES, venant à lui par derrière le bureau.

Tu peux encore te dédire, si tu veux.

DE MARSAN.

Non pas!... (Se rapprochant.) Mais voyons... (Il rit.) que lui diras-tu d'abord? Je suis curieux de le savoir.

DESSOLES.

Et moi aussi.

DE MARSAN, d'un ton pénétré.

Docteur, penses-tu que ce soit prudent, la, franchement?

DESSOLES.

Non!... ma foi, non!

DE MARSAN.

C'est égal!... il faut en finir!... (Il sort précipitamment.)

SCÈNE V.

DESSOLES, seul.

Hum!... Voilà une plaisanterie à nous faire couper la gorge, mon président et moi, avant quinze jours!... Ah! ces maris, qu'ont-ils fait au ciel? Seigneur, quel est leur crime?... Avec tout cela, mon rôle est très-ingrat... J'ai eu tort d'accepter... Mais comment me refuser à ses instances?... et puis, le l'avoue, il y a au fond de la confiance qu'il me témoigne un dédain pour ma personne... qui m'a piqué... Il aurait eu peur, ma foi! que j'en rirais!... Je ne suis pas un enfant... je saurai toujours m'arrêter à temps... Oui, mais comment m'y prendre?... que dire à cette jolie femme... qui a de l'esprit, oui, et de la tête?... L'idée seule que je suis breveté par le mari pour courtiser sa femme... cela me glace... Je serai stupide... Je ferais mieux de m'en aller... (S'arrêtant brusquement.) Si j'enlevais Hermione? L'unité de lieu n'est pas spécifiée dans le traité... Aussi bien, nous sommes au printemps, et la campagne serait plus favorable au mystère qui doit couvrir cette aventure de l'autre monde... Oui, mais comment la décider? (Il se consulte, la tête [illegible] s mains. Entre Juliette.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DESSOLES, JULIETTE.

JULIETTE, entrant sans le regarder, du fond, à droite.

Vous avez beau dire, votre cocher est bien décidément une oie!

DESSOLES.

Est-il possible?

JULIETTE, riant.

Comment! c'est vous?... Et qu'est-ce que vous avez fait de mon mari?

DESSOLES.

Il est sorti pour prendre l'air.

JULIETTE.

Prendre quoi?

DESSOLES.

L'air, madame.

JULIETTE.

Qu'il prenne. Je suis enchantée de vous voir seul un moment, docteur. Asseyez-vous. (Elle ôte son chapeau et arrange ses cheveux devant la glace.) Que vous semble de mon mari?... Est-il malade? et s'il n'est pas malade, qu'est-ce qu'il a?

DESSOLES.

Votre mari?... Mais je ne sais. — Qu'est-ce qu'il a donc?

JULIETTE. Ils s'asseyent à gauche. Dessoles près de la cheminée, et Juliette près du bureau.

Je vous le demande. Concevez-vous un homme qui se promène la nuit dans sa chambre, comme un fou, — sans même être habillé?

DESSOLES, gravement.

L'avez-vous vu?

JULIETTE.

Non... mais je l'ai entendu... c'est très-suffisant.

DESSOLES.

Il est certain... qu'il a des bizarreries... et, à ce propos, pourquoi donc tient-il si fort à vendre votre villa... votre petit château des environs de Mantes... Vauvert, je crois, cela s'appelle?

JULIETTE, avec éclat.

Vendre Vauvert!... Il vous l'a dit?

Digitized by Google

DESSOLES, feignant l'embarras.

Non... Mais voyons, de vous à moi, madame, est-ce qu'il serait jaloux de quelque voisin de campagne?

JULIETTE, riant.

Jaloux! mon mari! Ah! grand Dieu!... Quant à ma villa, il la vendra d'autant moins que je compte y passer l'été.

DESSOLES.

Et c'est pourquoi, apparemment, il compte la vendre ce printemps. Voyons, madame, je suis fort indiscret : mais de Marsan a donc une raison bien sérieuse de ne pas vouloir que vous alliez à cette campagne, quand même votre santé, qui lui est si chère, y serait intéressée?

JULIETTE.

Ainsi, vous lui avez dit que ma santé se trouverait bien du séjour de cette campagne, et il a persisté à la vendre?

DESSOLES.

Je n'ai pas dit un mot de cela.

JULIETTE.

Vous ne savez pas mentir, docteur.

DESSOLES.

Il y a un petit voisin de campagne, allons.

JULIETTE.

Ni petit, ni grand! Mon Dieu! jaloux! M. de Marsan! Il y a dix ans, il ne l'était pas... Ainsi, jugez! — Au reste, nous sommes bien bons de nous creuser l'esprit pour lui trouver un motif... Un homme qui se promène la nuit... c'est de l'égarement, voilà tout... Au surplus, j'irai dès demain m'établir à Vauvert, et nous verrons s'il nous vendra, ma villa et moi!

DESSOLES.

Vous partirez comme cela sans le prévenir?

JULIETTE.

Tout simplement.

DESSOLES, se levant.

Ah! madame, il faut que je vous quitte, je vois cela! On ne sait où vous pousserait le point d'honneur... Et si j'avais l'air de douter plus longtemps de votre énergie, (Riant.) vous seriez femme à partir sur l'heure! (Il se dirige vers le fond, à droite, en passant derrière le bureau.)

Digitized by Google

JULIETTE.

Sur l'heure, non; mais demain. Soyez persuadé de ce que je vous dis, docteur.

DESSOLES.

Oui, oui, madame, j'en suis persuadé... Hé! hé! Mille respects! (Il salue.) Voulez-vous que je commande les chevaux à la poste en passant?

JULIETTE.

Mon Dieu! quel homme!... je n'ai pas besoin de vos chevaux de poste... j'ai le chemin de fer... du Havre.

DESSOLES, toujours goguenard.

Tiens! je vais par là! Voulez-vous que je vous y conduise?

JULIETTE, avec résolution et se levant.

Oui. (Elle donne un coup de sonnette et saisit son chapeau.) Êtes-vous satisfait?

DESSOLES.

Oui certainement, d'autant plus que, pour aller à la première station et revenir ici, il faut à peine trois quarts d'heure. Vous aurez montré du caractère, vous aurez fait votre petit coup d'État: de Marsan n'en saura rien, et tout le monde sera enchanté.

JULIETTE, arrangeant son chapeau.

Vous n'en croyez pas un mot; vous êtes le plus taquin et le plus insupportable des hommes.

DESSOLES.

Je le crois si bien que... (Il regarde sa montre.) Voyons, il est deux heures; je n'ai pas de visite sérieuse avant quatre heures... Je vais avec vous, si vous voulez.

JULIETTE, allant à lui.

Vrai? Vous êtes adorable! Donnez-moi la main. — Je vous répète que vous êtes adorable! (A Antoine qui est entré par le fond *.) Antoine, je pars pour Vauvert; donnez les ordres. Justine me rejoindra par le prochain convoi...

ANTOINE, stupéfait, à part et au fond derrière le bureau.

Sans monsieur?

JULIETTE.

Vous riez, docteur? Eh bien, nous verrons qui rira le dernier. — Allons!

DESSOLES.

Ah! la bonne équipée!... (Ils sortent par le fond, à droite.)

* Antoine, Juliette, Dessoles.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ANTOINE, puis DE MARSAN.

ANTOINE, seul, d'un air consterné.

Sans monsieur... Je n'aime pas ce ci-devant, — ce médecin, — ce lion! — Ce n'est pas une compagnie pour madame, surtout en voyage... Je suis loin de dire que madame... Dieu m'en garde! Mais enfin le monde jase pour bien moins... (Mouvement.) et on a beau dire... une imprudence n'est qu'une imprudence... mais... hé! hé! c'est une imprudence!...

DE MARSAN, entrant précipitamment du fond, à gauche.

Personne!... (Il aperçoit Antoine dans un coin.) Tiens, qu'est-ce que tu fais encore là, toi * ?

ANTOINE.

Monsieur... je... j'attendais monsieur.

DE MARSAN.

Pour quoi faire ?

ANTOINE.

Pour prendre ses ordres.

DE MARSAN, allant ouvrir la porte de droite.

Eh bien, va-t'en! — A propos, tu ne sais pas où est ma femme?

ANTOINE.

Si fait, monsieur. Elle est partie.

DE MARSAN, vivement.

Partie! où ça ?

ANTOINE.

A la campagne... à Vauvert.

DE MARSAN.

Comment! c'est impossible!... Toute seule?

ANTOINE.

Non, monsieur. Elle est accompagnée de ce médecin, de ce lion...

DE MARSAN, à part et passant à gauche.

Ah! traître!... Mais comment a-t-il pu si promptement la décider?... Au reste, s'il s'attend que je vais souffrir cela... (Haut.) Antoine, vite une voiture!... (A part.) Le convoi ne peut être encore parti! (Haut.) Une voiture, te dis-je ** !

* Antoine, de Marsan.
** De Marsan, Antoine.

Digitized by Google

ANTOINE, à droite, près du bureau.

Oui, monsieur, j'y cours... Vais-je accompagner monsieur?

DE MARSAN.

Non! Que diable ai-je besoin de toi? Va te promener! (Il va à la cheminée.)

ANTOINE, d'un ton pénétré.

Voilà la seconde fois de la journée que monsieur me traite avec une extrême rudesse...

DE MARSAN, violemment.

Tu n'es pas content?

ANTOINE, tremblant et venant près de lui.

Si, monsieur, je suis content... Mais je me flattais... j'espérais qu'après trente années de dévouement, de fidélité et de probité...

DE MARSAN.

Tu m'ennuies avec ta probité!... Eh! morbleu! vole-moi une bonne fois, et laisse-moi tranquille! (Il s'assied devant la cheminée.)

ANTOINE, avec une sévérité émue.

Monsieur est injuste. Il blesse un vieillard.

DE MARSAN, après un instant.

Tu as raison. Je suis injuste, et pis que cela. N'y prends pas garde. Je t'aime et te vénère, tu le sais... Mais je suis tourmenté, vois-tu,—je suis malheureux... Tu me pardonnes, n'est-ce pas? (Il lui tend la main.)

ANTOINE, attendri et lui baisant la main.

Oh! monsieur... Mais si c'est madame qui vous tourmente, c'est bien à tort. Fiez-vous-en à ma vieille expérience... (Riant en vieillard.) Le médecin y perdra son latin... Il n'y a pas de danger.

DE MARSAN, se levant.

Non... n'est-ce pas? C'est ce que je me disais, c'est un caprice!

ANTOINE.

Un pur caprice!

DE MARSAN.

Et, au fait, je ne me donnerai même pas le petit travers de courir après eux.

ANTOINE.

Vous ferez bien, monsieur.

Digitized by Google

DE MARSAN.

Au moins, je ne partirai que ce soir, s'ils ne sont pas revenus... Tiens, Antoine, je dînerai en garçon, à mon petit couvert, — comme il y a douze ans. Tu me serviras. Nous causerons de ce temps frivole... Hé! hé! nous nous rappellerons bien des choses, mon vieil Antoine. (Il se rassied.)

ANTOINE.

Je m'en fais une fête comme monsieur.

DE MARSAN, après un silence, se levant brusquement et prenant son chapeau sur la cheminée; il se dirige vivement vers le fond, à droite.

Décidément, je vais retrouver ma femme!

ANTOINE, le suivant.

Eh bien, monsieur, vous avez raison!

DE MARSAN.

N'est-ce pas? Viens avec moi, Antoine... partons!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

Au fond, la campagne : au troisième plan, clôture à jour, en bois peint, et porte d'entrée du parc au milieu; premier plan, à gauche, un banc de bois adossé contre une charmille cintrée, deux chaises de jardin; à droite, un commencement d'avenue fermée par une barrière.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESSOLES, JULIETTE *, le précédant de quelques pas, une ombrelle au poing.

JULIETTE, se retournant.

Eh bien, docteur?

DESSOLES.

Eh bien, madame?

JULIETTE, montrant la droite.

Voici notre château là-bas. Nous sommes arrivés.

DESSOLES.

Ah! c'est très-bien!... Maintenant, il s'agit de nous en retourner. (Il tire sa montre.) Ce sera exactement comme je l'avais prévu... Nous avons mis une heure et demie à venir... D'ici à la station, nous avons dix minutes de chemin... C'est cela! nous serons à Paris avant cinq heures... il me restera encore le temps de faire quelques courses avant dîner — (Saluant.) e j'aurai passé trois heures fort agréables!

JULIETTE.

Vous parlez comme une pendule à musique... Je suis fâchée de contrarier vos petits arrangements... (Elle ôte son chapeau.) Là, je m'installe sur ce banc, en attendant ma femme de chambre. Et si vous me revoyez à Paris avant quinze jours, dites que je suis une femme sans foi ni loi! (Elle s'assied à gauche.)

DESSOLES, avec le ton d'une surprise extrême.

Non?... sérieusement?... Non, vous ne ferez pas cela! (Juliette hausse les épaules sans répondre.) Eh bien! c'est énergique!...

* Juliette, Dessoles.

Digitized by Google

je ne l'aurais pas cru!... Mais me voilà fort sot, moi... Il ne me reste pas deux partis à prendre... Il faut que je vous fasse mes adieux en toute hâte... Madame de Marsan, j'ai bien l'honneur... (Il salue.)

JULETTE.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander où vous allez?

DESSOLES.

Mais je retourne à Paris... car j'y ai réellement affaire... Si j'avais pu me douter de votre persistance... Enfin!.. Madame, j'ai bien l'honneur...

JULIETTE, sans se lever.

Votre servante, monsieur. — Tenez, enjambez cette barrière, vous allez trouver un sentier qui vous abrégera le chemin de moitié.

DESSOLES.

Bien obligé. Merci bien. Cette barrière, n'est-ce pas? (Il s'assied sur la barrière et passe avec hésitation une jambe de l'autre côté.) Ah! ce sentier... je vois... fort bien! (Il ne bouge pas.)

JULIETTE.

Ah çà! voyons! pour quelle enfant me prenez-vous donc? et pour qui jouez-vous cette... pantalonnade?.. Est-ce que je ne vois pas clairement que vous avez le plus grand désir de rester avec moi?.. Je ne sais pas pourquoi, par exemple... (Elle rit.) Ah! cela vous déconcerte un peu, ce que je vous dis là... Allons! venez vous asseoir... vous avez une si drôle de mine, à califourchon sur cette barrière... (Elle rit.)

DESSOLES, revenant.

Madame, ma situation vis-à-vis de vous n'est pas tenable! il faut absolument que je me brûle ou que je vous explique ma conduite.

JULIETTE.

Brûlez — ou expliquez — à votre guise.

DESSOLES. Il s'assied sur une chaise *.

Eh bien, madame... je demeure sur le boulevard des Capucines.

JULIETTE.

Qu'est-ce que ça me fait?

DESSOLES.

Permettez... C'est ce qui m'a perdu... De ma fenêtre, e vois passer matin et soir de merveilleuses apparitions. . je vois

* Juliette, Dessoles.

Digitized by Google

passer, au fond des calèches, des femmes inconnues, ensevelies dans la soie, immobiles dans leur sereine beauté, les bras croisés, comme vous en ce moment, le front hautain et pensif... elles passent en laissant des parfums de duchesses... Eh bien, madame, je vous le confesse, — prendre place tout à coup près d'une de ces voyageuses idéales, et partir pour les pays ignorés... me trouver soudain face à face, dans une sorte d'intimité, avec les deux plus puissants enchantements de cette terre, — avec la beauté et avec l'inconnu!.. c'est là un rêve si souvent, — ardemment caressé dans mon faible cœur... que vous me pardonnerez, quand le hasard a semblé le réaliser pour moi... d'en craindre le réveil!...

JULIETTE.

Vous ne m'avez rien dit dans le wagon... mais vous n'en pensiez pas moins, à ce qu'il paraît... (Elle bâille.) Ah! vous rêvez, comme cela?... Eh bien, je vais essayer de rêver à mon tour, pour me mettre au pair... A vous dire vrai, je ne sais s'il y a de l'orage... mais, pour parler net, j'ai une envie folle de dormir... Vous permettez?.. (Elle appuie sa tête contre la charmille.) Ça ne vous contrarie pas?

DESSOLES.

Pas du tout, madame... Puis-je en faire autant dans ce coin?

JULIETTE.

Non pas... on vous prendrait pour mon mari... (Les yeux fermés, avec une intention railleuse.) Vous veillerez sur moi... comme un ange... vous empêcherez qu'on ne m'outrage!...

DESSOLES.

Madame, vous pouvez...

JULIETTE.

Ne me parlez pas. (Dessoles appuie sa tête contre la charmille; il est vu de profil par le public, et Juliette presque de face. Après un instant, elle répond :) Pourriez-vous me dire, docteur, vous qui êtes un savant, pourquoi l'envie de dormir nous prend toujours en voyage?

DESSOLES, un peu brusquement.

C'est à cause des compagnons qu'on a, madame.

JULIETTE.

Au fait, c'est possible!.. (Tout à coup, se redressant.) Ah çà! si vous n'êtes resté que pour me chercher querelle, il aurait mieux valu vous en aller pour tout de bon, je vous assure!

Digitized by Google

DESSOLES, se levant.

C'est ce que je vais faire, madame. — Pour une raison ou pour une autre, je vous ai déplu de prime-abord; vous n'en reviendrez pas, et, le mieux que j'aie à faire, c'est de m'en aller.

JULIETTE, nonchalamment.

Mais c'est vous, monsieur Pierre, qui m'avez mal prise! car je suis une très-bonne femme, et, de plus, j'ai beaucoup d'estime — et un peu de penchant pour vous.

DESSOLES, lui baisant la main.

Ah! madame! me voilà ressuscité... car j'étais bien bas... mais vous allez me rendre trop fier!

JULIETTE.

Oh! fier, non! il ne faut pas être fier pour cela! car il entre beaucoup de calcul dans mes dispositions amicales pour vous...

DESSOLES, se rasseyant.

De calcul?

JULIETTE.

Mon Dieu! oui... Ne me regardez pas... regardez par là-bas pendant que je vous ferai mes confidences.

DESSOLES.

Oui, le petit sentier.

JULIETTE.

C'est bon!.. Maintenant, je vous dirai que je me suis toujours promis d'avoir un médecin pour ami dans mon âge mûr; et si vous parvenez à m'inspirer une grande confiance, mais là... une confiance extraordinaire, docteur, je demanderai... un jour... une foule de choses... qui me tourmentent... que je ne sais pas... et que je voudrais savoir.

DESSOLES, se retournant en riant.

Comme quoi, par exemple?

JULIETTE.

Comme quoi? — c'est ce que vous ne saurez pas de si tôt... Mais, en attendant, je veux vous adresser deux ou trois légères questions — en guise de ballons d'essai... Et d'abord, docteur, me direz-vous pourquoi on ne m'a jamais fait de déclaration, à moi qui vous parle?

DESSOLES.

En êtes-vous sûre, madame?

JULIETTE.

C'est historique... Je vous demande pourquoi.

Digitized by Google

DESSOLES.

Mais probablement parce que vous n'avez pas daigné comprendre. Une déclaration n'est pas un morceau littéraire d'une forme arrêtée, comme un sonnet... Il est tombé à vos pieds, je n'en doute pas, mille fleurs de rhétorique — qui n'ont pas été des déclarations, parce que vous ne les avez pas ramassées!

JULIETTE.

Quant à moi, je n'entends pas à demi-mot : en fait de déclaration, j'en veux une bien claire, une qui me crève les yeux, ou je n'en veux pas. Toute déclaration qui se réserve, qui ne brûle pas ses vaisseaux, et qui ne me livre pas un homme pieds et poings liés — est une poltronnerie qui me manque de respect... Qu'avez-vous à dire à cela, monsieur?

DESSOLES, après l'avoir regardée de l'air de quelqu'un qui se méfie.

J'ai à dire que cette théorie sur les déclarations était précisément celle d'une dame fort belle que j'ai connue étant jeune. Elle me l'exposa. J'en profitai pour brûler mes vaisseaux aux pieds de la dame, — laquelle saisit immédiatement cette occasion pour me mettre à la porte. Qu'avez-vous à dire à cela, madame?

JULIETTE, courroucée et contenue, se levant.

J'ai à dire... que vous êtes un impertinent... et que je vous prie de vouloir bien considérer ma porte comme celle de votre belle dame. — Vous entendez? (Elle passe à droite.)

DESSOLES, s'inclinant.

Je ne puis, madame, que vous obéir.

JULIETTE, regardant au loin, à droite.

Attendez... quel est ce monsieur qui vient à travers champs?

DESSOLES.

M. de Marsan, je pense.

JULIETTE.

Mon mari!... (On aperçoit M. de Marsan de l'autre côté de la barrière. Juliette ajoute vivement.) Restez!

SCÈNE II.

DESSOLES, JULIETTE, DE MARSAN.

JULIETTE. Elle court offrir la main à son mari qui escalade la barrière, et lui dit en riant.

M'en voulez-vous? Dites-le, et je repars.

Digitized by Google

DE MARSAN.

Vous en vouloir? Je suis ravi! Bonjour, cher docteur! (Ils se serrent la main.)

JULIETTE, descendant à gauche.

Ravi!... Vous n'êtes jamais comme un autre... Pourquoi êtes-vous ravi?

DE MARSAN, gaiement *.

Je suis ravi d'abord que vous ayez trouvé une distraction de votre goût, et ensuite que ma femme ait assez de séduction pour enlever en un clin d'œil le médecin le plus disputé de Paris.

JULIETTE.

A vrai dire, je ne sais plus trop lequel de nous deux a enlevé l'autre... Qu'en pensez-vous, monsieur Pierre?

DESSOLES.

C'est assurément vous, madame, qui m'avez enlevé; car moi je ne vous aurais pas amenée chez monsieur.

JULIETTE, le regardant fixement.

Vous, — vous êtes un homme à qui je ne me fierais pas, — si j'étais M. de Marsan.

DE MARSAN.

En tout cas, c'est un savant médecin: car vous avez les plus riches couleurs de santé qu'on puisse voir.

JULIETTE.

Oui, moyennant que je me suis endormie tout à l'heure en causant avec ce savant personnage... Ah çà! je m'en vais devant... car je vois Justine là-bas... Au revoir, messieurs! (Elle sort par la gauche, suivie de Justine, qui vient d'arriver par le fond, à droite, et porte les cartons à toilette.)

SCÈNE III.

DESSOLES, qui est assis sur la barrière, DE MARSAN **.

DE MARSAN, se frottant les mains, et venant s'asseoir près de lui.

Eh bien, rival généreux, il paraît qu'elle s'est endormie, hein! Ça n'est pas très-aimable, ça... mais ça me fait plaisir.

DESSOLES.

C'est toi qu'on endort, mon président.

* Juliette, de Marsan, Dessoles.
** De Marsan, Dessoles.

Digitized by Google

DE MARSAN, riant.

Oui, — oui... Et... dis-moi... de quoi avez-vous causé?

DESSOLES.

De rien, puisqu'elle dormait.

DE MARSAN.

Mais elle n'a pas dormi tout le temps, je suppose?

DESSOLES.

Si fait, tout le temps.

DE MARSAN.

Voyons, Pierre... te fais-tu un jeu maintenant de cette profonde misère que tu prétendais consoler?... A-t-elle dormi, oui ou non?...

DESSOLES, descendant la scène, en passant à gauche.

Pas une seconde *.

DE MARSAN, assombri.

Ah! — Et puis, je te demande si tu as reconnu la justesse de nos conjectures, touchant l'état moral de Juliette?

DESSOLES.

Oui.

DE MARSAN.

Diantre!... Et puisque cet état moral consiste, — pour parler franc, — à chercher... une passion, — lui as-tu donné lieu de croire qu'elle a trouvé ce qu'elle cherche?

DESSOLES.

J'y ai fait mon possible.

DE MARSAN.

Ton possible, malheureux!... Il ne me reste plus qu'à apprendre que tu as transgressé l'article 3!

DESSOLES.

Quel article 3?

DE MARSAN.

Le misérable l'a oublié!

DESSOLES.

Eh! non... je me rappelle... c'est l'article par lequel je me suis engagé à te prévenir en cas de péril sérieux... Écoute, de Marsan... entre nous, le mieux serait de l'effacer, cet article-là... car il est absurde.

DE MARSAN.

Absurde, soit! mais j'y tiens.

* Dessoles, de Marsan.

Digitized by Google

DESSOLES.

Songe donc, mon ami, avec les femmes, tout est caprice... Eh bien, je suppose qu'en pareil cas tu te trouves absent, toi ?

DE MARSAN.

Je ne m'absenterai pas, sois tranquille.

DESSOLES.

Tu ne prétends pas, sans doute, rester toujours planté comme un mur entre ta femme et moi ?

DE MARSAN.

Mais, enfin, veux-tu me permettre de te rappeler qu'il s'agit de me rendre ma femme, et non de me la prendre ? En vérité, il semble, à t'entendre, que ton intérêt soit seul en jeu maintenant !... Voyons, Pierre, encore une question : quelle était la cause réelle de cette animation extraordinaire que j'ai remarquée sur les traits et dans les paroles de Juliette ?

DESSOLES.

La cause réelle, c'était l'indignation.

DE MARSAN.

L'indignation ? — Tu n'as pas oublié, j'imagine, le respect...

DESSOLES.

Peut-être.

DE MARSAN, s'emportant.

Ce serait du moins une folle bravade — que de me l'avouer en face.

DESSOLES, de même.

Eh bien, cette folle bravade, je la commets. — Il n'est pas question de respect dans l'article 3 !... Tu m'as prié de faire la cour à ta femme, — je la lui fais à ma façon !

DE MARSAN.

Quand je t'ai prié de lui faire la cour, je pensais que tu la lui ferais honnêtement, avec décence, — comme il se pratique entre gens de bon ton... je n'allais pas imaginer...

DESSOLES.

C'est fort bien ! — Et à quelle heure, s'il te plaît, passe le prochain convoi ? J'ai-là le petit sentier qui...

DE MARSAN.

Tiens ! promets-moi seulement d'être convenable, — et reste !

Digitized by Google

DESSOLES.

Convenable ? Du tout ! je ne promets rien !... aussi bien, si tu crois que ça m'amuse... mais... c'est une corvée atroce... et je suis enchanté d'en finir ! — Convenable, ma foi, oui ! le premier damoiseau qui va reprendre ma tâche en sous-œuvre te demandera tes conditions, n'est-ce pas ? Au revoir, mon ami !... tu m'en diras des nouvelles !

DE MARSAN, le prenant par le bras *.

Ne m'abandonne pas !... puisqu'il faut... oui... j'en suis convaincu, il le faut !... que cette épreuve ait lieu. — J'en aurai le courage. — D'ailleurs j'ai mon plan arrêté. — Reste, Pierre, reste... mais auparavant, répète un peu le serment à l'article 3.

DESSOLES.

Je le jure ! (Ils s'éloignent en se donnant le bras, par la gauche.)

* De Marsan, Dessoles.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

Une salle à pans coupés donnant sur un jardin : dans l'angle de droite, l'entrée d'une jolie serre; meuble console, avec glace sans tain dans l'angle de gauche; grande porte au milieu, toujours ouverte; porte à gauche; guéridon et chaise à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, toilette de campagne, grand chapeau de paille; elle entre par la gauche, se dirigeant vers la serre. ANTOINE, rangeant des livres sur la console, se retourne. Juliette l'aperçoit.

JULIETTE *.

Antoine!

ANTOINE.

Madame?

JULIETTE, embarrassée.

Qu'est-ce que je voulais donc vous dire!... Mon Dieu! que je deviens distraite!... Ah!... Vous direz à mes enfants que je leur défends d'aller se promener du côté de la grande chesnaye... à cause du bassin.

ANTOINE.

Oui, madame.

JULIETTE. Elle fait quelques pas, et reprend avec une sorte de timidité.

J'y vais, moi... à cette grande chesnaye... Si mon mari me demandait... ou bien... ou bien M. Dessoles... vous direz qu'on me trouvera là. (Elle sort avec précipitation par le fond à gauche.)

ANTOINE, seul, tristement, en branlant la tête.

Ça ne va pas bien... Ce qui m'étonne, c'est la gaieté de monsieur... car depuis huit jours que nous sommes ici, il a retrouvé toute sa belle humeur... il rit... il chante... Hélas!... un homme d'esprit, — de capacité pourtant!... Moi, qui ne suis qu'un pauvre vieux domestique, j'y vois clair et

* Antoine, Juliette.

Digitized by Google

j'enrage... Ce jeune homme... ce lion... qu'est-ce qu'il fait ici?... Un médecin? un joli médecin!... Pourquoi ne va-t-il pas voir ses malades, s'il est médecin?

SCÈNE II.

ANTOINE, DESSOLES, venant de la serre.

DESSOLES.

Bonjour, Jérémie!

ANTOINE.

Je suis votre serviteur, monsieur.

DESSOLES.

Je croyais madame de Marsan dans ce salon?

ANTOINE, avec hésitation.

Non... non... monsieur... Madame m'a chargé... de le dire à monsieur...

DESSOLES, vivement.

Quoi?

ANTOINE.

Que vous l'attendiez ici... (A part.) sous l'orme!... Tant pis!

DESSOLES.

Merci, mon ami! (Il s'étend dans un fauteuil, près du guéridon.)

ANTOINE.

Si monsieur veut le journal? (Il lui donne un journal qu'il prend sur la console, et ajoute à part avec bonhomie naïve :) — car il ne faut pas le priver de tout, non plus!

DESSOLES.

Je te remercie. (Déployant le journal.) Voyons! qu'est-ce qu'il y a de neuf là-bas?

ANTOINE, avec intention.

Il y a beaucoup de maladies, monsieur, à ce qu'il paraît.

DESSOLES.

Ah! tant mieux! Bravo! bravissimo!

ANTOINE.

Ah! ah! monsieur me rappelle le temps où j'étais militaire... Le bruit de la bataille nous transportait... nous marchions au canon... Quand on parle à un médecin de maladies, ça lui fait le même effet... Il faut qu'il y aille. Eh! eh! c'est ce que j'admire, monsieur, dans le caractère des médecins.

Digitized by Google

DESSOLES, distrait.

Oui!

ANTOINE.

Oui, monsieur... Monsieur serait peut-être bien aise de connaître les heures de départ du chemin de fer? Nous avons avant midi trois convois : celui du Havre...

DESSOLES.

Merci... merci... je ne pars pas ce matin.

ANTOINE.

Le soir, monsieur, nous avons trois convois également. Le premier... (On entend au dehors la voix de de Marsan qui chante : *Il emporta la feuille et le serment*, ou tout autre air à volonté.) C'est mon maître!... Il me fait mal! (Entre de Marsan, chantant, par la gauche.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE MARSAN*.

DE MARSAN, très-alerte.

La feuille et le serment! Tiens, te voilà, Pierre! Je te croyais dans le parc avec ma femme... Quel beau temps, hein? Je suis gai comme pinson, moi, ce matin!

ANTOINE, à part, à la console.

Il me fait mal, mon Dieu!

DESSOLES, froid.

Ta femme!... Mais, non. Je l'attendais là, en causant avec ton vieux Jérémie, qui m'indiquait les heures de départ avec une obligeance!...

DE MARSAN.

Comment, de départ! J'espère qu'il n'est pas question de pareille chose, morbleu! Tu nous restes tout le mois!

ANTOINE, à part.

Je m'en vais, car il me fait trop de mal. (Arrivé à la porte, il se retourne, et ajoute avec un soupir :) Un homme de capacité pourtant. Il sort par le fond, à droite.)

* Antoine, de Marsan, Dessoles.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

DESSOLES, DE MARSAN.

DE MARSAN, changeant de ton dès qu'Antoine est sorti.
Il touche le bras de Dessoles.

Eh bien ?

DESSOLES.

Eh bien, quoi ?

DE MARSAN, mystérieux.

Comment ça va-t-il ?

DESSOLES, naturellement.

Mais pas mal. — Je te remercie.

DE MARSAN.

Oh ! je ne te parle pas de ta santé... je te parle de notre affaire... Tu as l'air tout sombre depuis hier... cela m'inquiète.

DESSOLES, se levant.

Eh ! j'ai l'air sombre parce que... C'est toi véritablement que je ne comprends pas avec tes chants et ton allégresse ! A qui en as-tu ? qu'est-ce qui te prend ?

DE MARSAN.

Mon cher, je dissimule, — je m'étourdis, — je sauve les apparences !... car, au fond, je suis torturé !... Enfin, voyons, quelle est ta pensée ? que se passe-t-il ? où marchons-nous ? que dois-je espérer ou craindre de cette épreuve horrible... insensée ?...

DESSOLES.

Je n'en sais rien ! Jusqu'ici, rien de décisif... Des coquetteries ! Un feu d'avant-postes ! on avance, on recule ! Tantôt je crois qu'on a surpris notre secret et qu'on se moque de nous deux... Tantôt il me semblerait... j'oserais me flatter... c'est-à-dire, j'appréhenderais beaucoup pour toi... enfin, je ne sais pas ! — Un cœur indéchiffrable !

DE MARSAN, baissant la voix.

Eh bien, mon ami, il n'y a qu'un instant, il n'a tenu qu'à moi d'y lire couramment, dans ce cœur indéchiffrable !

DESSOLES.

Comment cela ?

De Marsan, Dessoles.

Digitized by Google

DE MARSAN.

J'étais dans ma chambre... j'ai eu besoin d'une enveloppe... de cire à cacheter... Il m'a semblé me souvenir que j'avais mis tout cela dans le secrétaire de Juliette... Je suis passé chez elle, et, ne la trouvant pas, j'ai tout bonnement ouvert ce secrétaire dont la clef n'avait pas été retirée... Le première chose qui me saute aux yeux, c'est... devine!

DESSOLES.

Je ne sais... Quoi donc?

DE MARSAN.

Un journal écrit de la main de ma femme!

DESSOLES.

Bah!

DE MARSAN.

Un journal!... et, dans ce journal, mon premier regard a distingué ton nom et le mien!

DESSOLES.

Ah!... Et ensuite?

DE MARSAN.

Ensuite... Tu comprends que la discrétion... la délicatesse la plus vulgaire... me faisant une loi de m'en tenir là. — D'ailleurs, quelqu'un venait. — Bref, j'ai refermé le secrétaire.

DESSOLES, le regardant en face.

Non!

DE MARSAN.

Si fait.

DESSOLES, incrédule.

Tu as emporté ce journal?

DE MARSAN.

Pour qui me prends-tu? Sérieusement, Pierre, je ne le pouvais pas.

DESSOLES.

Ah bah!

DE MARSAN.

Comment! est-ce que tu m'aurais conseillé, toi...?

DESSOLES, après une légère hésitation.

Ma foi, oui!... Un mari a des priviléges : d'ailleurs, tu es dans le droit de légitime défense!... Et puis, moi, je n'aurais pas été fâché non plus de savoir si je dois partir ou demeurer; car, vingt fois par jour, je suis tenté, je te l'avoue, d'échapper

Digitized by Google

par la fuite à une situation qui touche sans cesse au ridicule ou à l'odieux... Tu as fait une folie!

DE MARSAN.

J'ai cru qu'en conscience je ne le pouvais pas.

DESSOLES.

Tu es bon là, avec ta conscience! Comment! une occasion unique se présente d'éclaircir une question où ta vie et ton bonheur sont intéressés, et tu te laisses arrêter par un scrupule puéril! En temps ordinaire, bon; mais en temps de guerre, on rompt les cachets! Que diable veux-tu? Si tu ne t'aides pas, n'en parlons plus! Je vais m'en aller!

DE MARSAN, tirant le manuscrit de son sein.

Le v'là!

DESSOLES.

Vrai?... Ah! de Marsan... tiens, franchement... ça n'est pas bien! (Il rit.) Non!... ça n'est pas bien ce que tu as fait là!

DE MARSAN, grave.

Je pouvais me passer, comme tu penses, de te communiquer ce document; mais, — que j'aie tort ou raison, — je suis décidé à user avec toi jusqu'au bout d'une confiance absolue... J'espère ainsi enchaîner ta loyauté... car j'ai toujours affaire à un ami loyal, n'est-ce pas?

DESSOLES.

Eh! sans doute, je suis loyal, — c'est bien ce qui me gêne!... Mais voyons vite de quoi il s'agit; car ta femme n'aurait qu'à venir...

DE MARSAN.

Il n'y a pas de danger... Elle est loin dans le parc... Ah çà! voyons... Hem! hem! (Lisant.) « 20 mai... » C'était il y a huit jours...

DESSOLES.

Le lendemain de notre arrivée.

DE MARSAN.

Hem! (Il lit.) « Une amie d'enfance... » Je n'aime pas les amies d'enfance!... « Une amie d'enfance me confessait, il y a deux ans, qu'elle écrivait chaque soir ses impressions de la journée. Je lui dis : Mon Dieu! tu n'aimes donc plus ton mari, ma pauvre Louise! » Hem! « Ou bien, me répondit-elle, il ne m'aime plus. Je fus convaincue alors que nous avions nommé les deux seules occasions où une femme puisse être tentée de prendre une plume à minuit, d'entr'ouvrir son se-

Digitized by Google

crétaire et de griffonner furtivement. Je me trompais. La vérité est qu'on a des pensées qu'on ne peut ni confier, ni garder, et on les écrit pour en faire quelque chose. » — Ouf!... Jusqu'ici, ça ne dit pas...

DESSOLES.

Non... c'est gentil... mais ça ne dit pas... Ce sont des prolégomènes...

DE MARSAN.

Oui, — une espèce de préface. Continuons. (Il rit.) « Quel nom donner à ce malaise moral, à ce mécontentement de moi et des autres, que j'éprouve depuis quelque mois? » — Ah! nous y voilà! Voyons. « Mon mari... » (Il s'arrête.) Hem!

DESSOLES, goguenard.

Veux-tu t'asseoir?

DE MARSAN.

« Mon mari... est certainement... le meilleur des hommes; (Il s'épanouit.) il a de l'esprit, par-dessus le marché... » Ah! mais, très-bien! très-bien! Seulement, cela me coûte de me lire ces choses-là à moi-même.

DESSOLES.

Eh bien, donne! (Il lui prend le manuscrit.) Hem! hem! « Il a de l'esprit, par-dessus le marché. »

DE MARSAN.

Trop bonne, vraiment!

DESSOLES.

Fat!

DE MARSAN.

Ah! ah! ça ne fait pas ton compte, ça!

DESSOLES, lisant.

« Je l'aime certainement autant qu'autrefois... »

DE MARSAN.

Chère Juliette!... (Lui prenant la main.) Cher ami!

DESSOLES.

« Autant qu'autrefois... Mais... »

DE MARSAN, inquiet.

Il y a un mais?

DESSOLES, railleur.

Il y en a plusieurs... « Mais, je ne sais pourquoi, il ne peut rien dire ni faire que je n'y trouve un sujet d'humeur!... » Allons, courage, mon président! « Ne me suis-je pas avisée de prendre en grippe les breloques de sa montre... Nous

Digitized by Google

avons vécu en paix, ces breloques et moi, durant dix ans, et puis tout à coup nous voilà brouillées... Justement, mon mari a l'habitude de les faire sauter quand il parle, ce qui produit un carillon affreux...» (Riant.) Comment! mon pauvre garçon, tu as cette mauvaise habitude-là?...

DE MARSAN, maniant ses breloques avec distraction.

Du tout, du tout... je ne sais où elle a pris cela!

DESSOLES, lisant.

« C'est un bruit qui me poursuit partout... En ce moment même, pendant que j'écris, j'entends M. de Marsan remonter sa montre dans sa chambre, et... sautez, breloques! » (Il regarde de Marsan en riant, et répète.) Sautez, breloques!

DE MARSAN, sombre.

Est-ce tout?

DESSOLES.

Non, morbleu! « Il a comme cela mille manies fort innocentes, mais qui me font souffrir comme des vices. Je sais bien que cette naïveté d'allures... » Aïe! que c'est dur!... « Que cette naïveté d'allures témoigne que mon mari est heureux à son gré et qu'il a déposé toutes prétentions; mais c'est l'erreur des conquérants de se croire invincibles et de désarmer. » — Tiens, de Marsan, c'est très-juste ce qu'elle dit là ta femme!

DE MARSAN.

Pas de commentaires. Poursuis. (Il se croise les bras d'un air stoïque.)

DESSOLES.

« De se croire invincibles et de désarmer. » Médite là-dessus, de Marsan; crois-moi... tu as désarmé trop vite, vois-tu! (Il continue.) « Un contraste saisissant à ce caractère, c'est la manière d'être de ce M. Pierre. » Ah! ah! « Celui-là! » Hein! « Celui-là... » (Il murmure le reste à voix basse, et paraît soucieux.)

DE MARSAN.

Ah! il paraît que ta modestie s'offense? A mon tour! donne-moi cela! (Il reprend le manuscrit.)

DESSOLES, grave.

Je t'écoute.

DE MARSAN, lisant.

« Celui-là, — monsieur Pierre, — est un homme à pen-

Digitized by Google

dre... et à ne pas dépendre. » (Il répète en riant.) Et à ne pas dépendre.

DESSOLES.

J'ai bien entendu.

DE MARSAN, lisant.

« Semblable à ces pirates qui arborent tour à tour, suivant l'occasion, les couleurs de toutes les nations, il n'a point de caractère fixe : il prend celui qui lui paraît le plus favorable à la circonstance, avec la mobilité du caméléon... » Veux-tu t'asseoir, Pierre? « Je l'ai mis dans ma boîte en venant à la campagne, parce que j'étais curieuse d'étudier sur le vif l'espèce d'animal... »

DESSOLES, vivement.

Ça n'y est pas! c'est toi qui mets : animal ?

DE MARSAN, lui montrant le manuscrit.

Regarde.

DESSOLES, consterné.

Ça y est!

DE MARSAN, lisant.

« D'étudier l'espèce d'animal qu'on appelle un homme dangereux. C'est peu de chose en réalité. » Voilà qui est dur! « Mais c'est justement l'homme qu'il fallait pour me faire mieux apprécier les qualités simples et sérieuses qui distinguent mon mari... Et je puis dire que plus je vois M. Pierre, — plus je m'attache à M. de Marsan. » (Prenant les mains de Dessoles.) Ah! mon ami! que je te remercie! que je te sais gré de toutes tes peines!... ce qui doit te consoler, c'est de les voir couronnées par un si beau succès!

DESSOLES, furieux.

Laisse-moi tranquille! Ta femme est une coquette, voilà tout! une franche coquette! (Juliette paraît au fond, venant de droite.)

DE MARSAN.

Chut! c'est elle! (Il cache le manuscrit et prend à la hâte un journal sur le guéridon.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIETTE *.

JULIETTE, du fond.

Ah! vous êtes tous deux de fiers paresseux!... Savez-vous que j'ai déjà fait deux lieues dans le parc, moi!

* Juliette, de Marsan, Dessoles.

Digitized by Google

DE MARSAN, affectueux.

Et te voilà fraîche comme la rosée aussi, ma chère amie!... (Il lui prend la main.) Bonne Juliette!... Mais regarde-la donc, Pierre!... Ne dirait-on pas une gracieuse allégorie du printemps?

JULIETTE, avec une moue de dédain.

Oh! mon Dieu! que je déteste les tendresses publiques!... Et d'où vous vient donc ce matin ce visage épanoui, monsieur?... Qu'est-ce qu'il y a donc dans ce journal? (Montrant le journal imprimé qu'il tient à la main.) Est-ce que vous êtes nommé quelque chose?

DE MARSAN.

Du tout... au contraire... c'est-à-dire j'ai obtenu le congé que je demandais... Je suis si heureux, ma chère enfant, de me retrouver là avec toi, comme il y a dix ans!...

JULIETTE. Elle le regarde avec une sorte d'étonnement; puis, se retournant vers Dessoles, elle lui demande sèchement.

Qu'est-ce qu'il y a?

DESSOLES.

Il vous l'a dit, madame, il est heureux!... (Saluant.) On le serait à moins.

JULIETTE.

Enfin... nous promenons-nous, ou ne nous promenons-nous pas avant de déjeuner?

DE MARSAN.

Pour moi, j'ai à écrire; mais Dessoles va t'accompagner... (Goguenard et faisant passer Dessoles près de sa femme *.) Va avec ma femme, mon ami... va, va te promener!

DESSOLES.

Mais j'ai peur que madame ne soit fatiguée.

JULIETTE.

Mais non, je suis prête à recommencer.

DE MARSAN.

Mais va donc, mon ami... Je crois, Dieu me pardonne, qu'il craint que je ne sois jaloux!... Allons! va, homme trop délicat, va!

DESSOLES.

Eh bien, madame, voulez-vous mon bras?

* Juliette, Dessoles, de Marsan.

Digitized by Google

JULIETTE. Elle prend le bras droit de Dessoles; et, en passant devant son mari pour sortir, elle lui dit :

Vous pouvez vous vanter d'être un homme bien singulier, vous, allez! (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

DE MARSAN, seul, puis ANTOINE.

DE MARSAN, les regardant s'éloigner, en riant.

Pauvre Dessoles!... Ne dirait-on pas qu'on le mène au supplice?... Il est de fait qu'après ce qu'il vient d'apprendre, ce tête-à-tête n'a rien d'enivrant... Au reste, de quoi se plaindrait-il?... Comme homme, je comprends qu'il soit médiocrement satisfait; mais, comme médecin, il doit être enchanté... c'est une cure magnifique!... (Avec gravité.) Eh bien, maintenant que c'est fini, il faut que je convienne d'une chose, j'ai joué trop gros jeu... un véritable jeu de désespéré... Mais aussi, je connais Juliette... *Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés!* Une femme bien élevée, et dont la conduite a été pendant dix ans irréprochable, ne tourne pas, du jour au lendemain, à la trahison... elle ne va pas renverser, dans un moment de lubie, l'édifice de toute sa vie, de son passé et de son avenir... c'est absurde!... On calomnie les femmes, en général!.. Ah çà! il faut que je remette en place ce précieux manuscrit... (Il tire le manuscrit de son sein.) Je ne puis me repentir d'une indiscrétion qui a eu de si douces conséquences... et puis, un de ces jours, je m'en accuserai à qui de droit... (Il feuillette le manuscrit en parlant et en se dirigeant vers la porte à gauche.) Il y a encore quelques pages... Bah! j'en sais assez. — Tiens! elle a encore écrit avant-hier soir... Oui... 20 mai... (Il commence à lire en souriant, et s'assombrit peu à peu.) « Je commence à comprendre l'étrange réputation de cet homme... » (Surpris et inquiet.) O Pierre! ô Pierre! (Il descend sur le devant.) Pierre... « Ce qui me met hors de moi, c'est mon mari; il va, il vient, il ouvre les portes, il entre et il sort, voilà sa vie. La seule chose qu'il a garde de remarquer, c'est que son ami est de trop ici, et que c'est à lui, après tout, de le renvoyer... » Diable! voilà un changement de ton. Voyons encore... « Que la nuit tombante est mauvaise conseillère... ô Desdémone! » Bon! une invocation à Shakspeare, maintenant... (Activant sa

Digitized by Google

lecture et se troublant de plus en plus.) « O Desdémone! c'est le soir, n'est-ce pas, que le More te faisait ses ardents récits de batailles et de tempêtes?... » Mon Dieu! que veut dire cela?... « 27 mai, minuit... » C'était hier!... (Rapidement.) « Jamais je n'ai passé une si cruelle soirée. Je voulais fermement lui signifier un congé devenu nécessaire; mais M. de Marsan, qui est toujours absent quand il devrait être là, a eu ce soir, par un heureux à-propos, un accès de jalousie. Cet aveuglement se joint à ma faiblesse pour tout perdre... » (Avec une profonde émotion.) Misérable femme! ou plutôt misérable fou que j'ai été!... Et tout à l'heure encore, quand j'y pense, c'est moi... (Il regarde au fond.) Mais je veux à l'instant... (Antoine paraît à gauche.) Ah! Antoine!

ANTOINE.

Monsieur?

DE MARSAN, à la hâte.

Tiens! prends ce cahier... ce sont des notes... des comptes. Tu vas les serrer dans le secrétaire de madame... sur la tablette du haut... Tu entends?... Va vite.

ANTOINE.

Oui, monsieur. (Il sort par la gauche, emportant le manuscrit.)

DE MARSAN, très-troublé.

Et maintenant... ils ont pris ce chemin... je veux... oui, je veux... (Il porte la main à son front et chancelle.) Oh! Dieu! Dieu! (S'affaissant sur un siége, près de la console, au fond, et cachant sa tête dans ses deux mains.) Oh! mes pauvres enfants!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

Décor peu profond : le boudoir de Juliette; cheminée avec glace sans tain, au fond; porte à gauche, porte à droite; canapé à gauche de la cheminée; fauteuil et table à ouvrage à droite; derrière le canapé, une glace sur un guéridon; chaise à droite. — Il fait nuit : on voit les arbres éclairés par la lune, au travers de la glace sans tain.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, seule, puis JUSTINE.

JULIETTE, appuyée sur la cheminée. Huit heures sonnent à la pendule.

Huit heures! C'est bientôt... Qu'ai-je promis, mon Dieu!... Comment ai-je pu, hier soir, quand il attendait sous ma fenêtre, lui jeter mon bouquet!... S'il allait rencontrer... Non, c'est impossible!... Mais tout m'inquiète... tout m'alarme... (Elle s'assied sur le canapé. Douloureusement.) Ah! ma conscience d'autrefois! (Elle regarde autour d'elle avec une sorte de timidité.) Dans cette chambre... mon Dieu! où j'ai dormi mon sommeil de jeune fille... où j'ai reçu tant de baisers de ma mère, j'ose attendre... (Elle s'arrête en poussant un grand cri, devant la glace qui est sur le guéridon.) Ah! cette glace m'a fait peur... (Elle tire vivement un cordon de sonnette à la cheminée. — Amèrement et marchant avec agitation.) Ce matin, quand M. de Marsan... m'a embrassée, — j'ai cru que mon cœur s'arrêtait! Ah!... ces femmes... qui conservent au sein de la trahison leur tranquille sourire... comment font-elles?... Ces ténèbres me glacent... (Elle tire de nouveau avec violence le cordon de la sonnette; l'instant d'après entre Justine, par la gauche *.) Voilà trois fois que je vous sonne, mademoiselle.

* Justine, Juliette.

Digitized by Google

JUSTINE, avec une insistance impertinente.

Madame, c'est que j'étais occupée; j'aidais dans un travail pour M. John, le domestique de M. Pierre Dessoles, et j'ai supposé que madame m'excuserait.

JULIETTE, qui cherchait quelque chose dans sa table à ouvrage, un instan interdite, répond enfin d'une voix hautaine et calme.

Comment?... Qu'est-ce que vous avez dit?

JUSTINE, troublée et balbutiant.

Rien, madame; je... j'étais en bas... Je n'ai pas entendu.

JULIETTE.

De la lumière, je vous prie... (Après que Justine est sortie, elle reprend d'une voix sourde :) Cette fille m'a insultée... — En suis-je là?... Suis-je tombée si bas que mes domestiques m'osent jeter l'outrage — et que je n'ose les comprendre!... Faudra-t-il leur mettre de l'argent dans la main?... (Suffoquant.) Oh! je voulais bien de la douleur, — mais pas de la honte! (Elle cache sa tête dans ses mains en tombant assise, à droite de la cheminée.)

SCÈNE II.

JULIETTE, ANTOINE*; il entre, de gauche, portant une lampe qu'il pose sur la cheminée.

JULIETTE.

Bien, merci!

ANTOINE, qui l'a regardée avec une sorte de curiosité pénible.

Monsieur n'est pas là, madame?

JULIETTE.

Non. Il est à la ferme. Il doit revenir vers dix heures.

ANTOINE.

C'est que je voulais prévenir monsieur d'une chose...

JULIETTE, troublée.

De quoi donc?

ANTOINE, la regardant en face, et parlant avec une intention évidente d'avertissement et de reproche. Sans sortir de son caractère simple, il doit avoir, dans toute cette scène, une tenue et un langage empreints d'une certaine dignité dramatique.

J'ai vu, tout à l'heure, en passant dans le jardin, la plate-

* Antoine, Juliette.

Digitized by Google

bande toute foulée, sous les fenêtres de madame... et comme il n'y a pas mal de garnements dans le pays, je veux avertir monsieur.

JULIETTE.

Oh! c'est inutile, mon bon Antoine : je m'en charge.

ANTOINE, simplement.

Ah! si madame ne veut pas qu'on le dise à monsieur, c'est bien.

JULIETTE.

Puisque je vous dis que je le lui dirai moi-même... ainsi!

ANTOINE.

Bien, madame, bien. Au reste, madame sait mieux que moi, probablement. (Elle sort par la gauche, précédée d'Antoine. Au même instant, Dessolles paraît, sortant du cabinet de droite.)

SCÈNE III.

DESSOLES, seul. Il est pâle et agité.

Personne!... J'avais cru entendre cependant... mais je suis si étrangement troublé!... (Il s'est approché de la fenêtre du fond.) C'était dans le jardin... (Il revient sur le devant de la scène.) Et voilà la fin!... Je ne l'avais que trop bien pressenti; au bout de cette folle épreuve commencée en riant, il y avait des larmes, (Baissant la voix, avec une tristesse digne.) du sang, peut-être!... Car je ne puis croire qu'il abandonne ainsi la partie... Pourtant, je ne l'ai plus revu depuis cet aveu! (Il s'assied à demi sur le canapé.) Comment en ai-je trouvé le courage!... Il faut que la conscience ait un terrible pouvoir! m'arracher cet aveu, quand j'aurais donné ma vie pour me dégager d'une promesse... ridicule! quand cette passion me consume tout entier... (Se levant.) Enfin, il sait!... il sait que le moment est venu où je ne réponds plus ni d'elle ni de moi... et lui... sans un seul mot... il part... il s'en va loin d'ici... à cette ferme, dit-on... (Hochant la tête.) Oh! non!... je ne puis m'ôter de la pensée que cette absence sera plus longue... qu'il nous laisse à nous-mêmes pour jamais!... Eh bien, soit! si c'est là la vengeance qu'il nous lègue, je l'accepte... Je ne m'abuse pas

Digitized by Google

sur l'avenir... n'importe!... j'ai pu être faible, perfide... à moitié; mais cette lâcheté, qui recule devant la faute dès qu'il en peut naître un devoir; qui refuse à une femme, en échange de son repos et de sa vie brisée, un égal sacrifice... cette lâcheté du moins n'entrera jamais dans mon cœur! (La porte de gauche s'ouvre; entre Juliette.)

SCÈNE IV.

DESSOLES, JULIETTE*.

DESSOLES, allant à elle.

Juliette!

JULIETTE. Elle est haletante; appuyée sur un fauteuil, elle repousse Dessoles du geste.

Ah! Dieu!

DESSOLES.

Que s'est-il passé?... qu'y a-t-il, de grâce?

JULIETTE.

Rien... Je me trompe peut-être... mais il me semble que chaque regard dans cette maison... me surveille... et m'interroge; que chaque parole m'outrage, et que chaque mot de ma bouche me confond!... (Avec un découragement d'enfant.) Oh! je ne me ferai jamais à cela, jamais! (Elle s'assied sur le canapé.)

DESSOLES, à ses genoux, voulant lui prendre les mains.

Juliette, ces terreurs sont sans raison!...

JULIETTE, avec un peu d'égarement, et se levant.

Oui... peut-être bien... sans raison... Tantôt, en effet... je me rappelle... dans le parc, auprès de ce banc où vous m'avez quittée... (Baissant la voix.) vos lèvres avaient touché mes cheveux... Presque aussitôt... le petit Jules, mon fils, est arrivé, il a sauté sur le banc... j'ai vu ses yeux se fixer sur ma tête... (Avec un effroi profond.) sur la place même où, une minute auparavant... J'ai cru... oui, j'ai cru qu'il en voyait la trace!... C'était une fleur de lilas qui était tombée dans mes cheveux, et qu'il a ôtée... Pauvre enfant! (Elle essuie ses larmes.)

* Juliette, Dessoles.

Digitized by Google

DESSOLES, suppliant.

Juliette, ma présence... mon amour, ne peuvent-ils éveiller chez vous que des pensées de douleur?

JULIETTE, passant devant lui *.

Pardon... mais j'ai le cœur si plein... et à qui dirai-je cela, mon Dieu! si je ne vous le dis pas!... Tenez, si vous pouvez un seul instant lire dans le désordre de mon esprit... je vous ferai pitié... Je ne vis plus, je ne pense plus... il me semble que je fais un rêve terrible... et sans réveil. Je vois passer vaguement autour de moi des formes connues... autrefois, hélas! bien aimées!... mon mari... mes enfants... comme si j'étais déjà morte... et dans un pays de visions lugubres... vengeresses!

DESSOLES, irrité et contenu.

Madame... je ne sais... que dois-je comprendre?... que voulez-vous de moi?... Est-ce donc un adieu... un départ?

JULIETTE, vivement.

Non! oh! je n'ai pas dit cela!...

DESSOLES, lui saisissant les mains.

Oh! plus de larmes. (On entend marcher à gauche.)

JULIETTE, au comble de l'effroi.

C'est le pas de mon... de M. de Marsan. (Dessoles, incertain, hésitant, s'avance vers la porte de gauche; Juliette reprend.) Mais il vient, vous dis-je!... par ici!... par ce cabinet... et par le salon!

DESSOLES, ressortant aussitôt du cabinet.

Impossible! l'autre porte a été fermée en dehors!

JULIETTE.

Mon Dieu! (Le repoussant du geste dans le cabinet de droite.) Restez là! (Elle referme la porte, et vient rapidement se placer devant la cheminée; elle lisse ses cheveux devant la glace, et s'assied à droite de la cheminée à l'instant où M. de Marsan entre à gauche, en prenant vivement son ouvrage dans la petite table.)

* Dessoles, Juliette.

Digitized by Google

SCÈNE V.

DE MARSAN, JULIETTE.

DE MARSAN, simple et naturel.

Seule?... Je croyais trouver Pierre ici!

JULIETTE, travaillant.

Ici!... y songez-vous?

DE MARSAN, avec la même simplicité souriante.

Pourquoi pas?.. Vous me permettez de me chauffer les pieds? (Il s'assied sur le canapé.)

JULIETTE, parlant avec effort.

Il n'est que huit heures... vous n'avez donc fait qu'aller et revenir?

DE MARSAN.

Mon Dieu, oui... le fermier était parti pour la ville... Et encore je suis revenu par le plus long, par le bord de l'eau... Avec les étoiles qu'il y a ce soir, c'est délicieux.

JULIETTE, indifférente.

Devenez-vous poëte, par hasard?

DE MARSAN, riant.

Je n'ai garde de vous donner ce chagrin-là... mais il y a des moments où je rêvasse... comme tout le monde.

JULIETTE, le regardant.

Vous?

DE MARSAN.

Moi-même... on rêve à tout âge...

JULIETTE.

Je trouve qu'il serait poli, quand on est marié, de rêver haut.

DE MARSAN, un peu sérieux.

Rêver haut?... Et le faites-vous, vous, madame?

JULIETTE.

Ah! ni haut, ni bas, moi!

DE MARSAN.

Non, vous ne le faites pas; vous gardez vos songes... la fleur de vos pensées... et vous avez raison! Pour les échanger, il faudrait être plus liés que nous ne le sommes...

Digitized by Google

JULIETTE, souriant.

Plus liés que nous ne le sommes... est plaisant!

DE MARSAN. Il se lève et s'appuie sur la cheminée.

Et plus vrai encore que plaisant... Ainsi, vous ne pouvez nier que je ne vous aie dérangée beaucoup ce soir...

JULIETTE, se troublant.

Mais pas du tout, je vous assure.

DE MARSAN, très-naturellement.

Mon Dieu, si... vous trouvez même que je mets beaucoup de temps à me réchauffer... Oh! ne vous en défendez pas... Tenez, je vous avoue que souvent, quand j'étais seul devant ma cheminée, vous m'avez causé, en interrompant ma solitude, de pareils mouvements d'impatience... Ainsi, nous sommes quittes... Seulement, je dis que tout cela n'est pas bon, — et ne serait pas arrivé, si nous avions été plus liés que nous ne le sommes... (Il fait quelques pas, comme s'il hésitait à se retirer, se dirige vers le cabinet de droite, prend une chaise et s'assied près de Juliette, à droite *.)

JULIETTE, après une pause.

A quoi rêviez-vous au bord de l'eau?

DE MARSAN.

Et vous, à quoi rêviez-vous au coin de votre feu?

JULIETTE, avec l'ombre d'un sourire.

Mais... pas aux mêmes choses que vous, probablement...

DE MARSAN. Il s'assied à droite du guéridon.

Qui sait?... (Il la regarde, elle baisse les yeux; il reprend :) A quoi je rêvais?... j'essayais de recueillir mille pensées que j'ai semées à la même place il y a un peu plus de dix ans...

JULIETTE, dont la curiosité s'est éveillée peu à peu.

Avant notre mariage?...

DE MARSAN.

Deux jours avant... Il est étrange combien ce souvenir m'est présent!... Je me promenais là en attendant que vous fussiez levées, vous et votre mère... Je vous aimais, Juliette... (Souriant.) je ne m'en cache pas... et je vous aimais de telle sorte, que toute votre famille en prenait à mes yeux un caractère sacré et charmant... J'adorais votre mère... vos sœurs

* Juliette, toujours assise à droite de la cheminée, de Marsan, assis.

Digitized by Google

me paraissaient si aimables, que vous auriez pu en être jalouse, si vous ne leur eussiez, vous seule, prêté tout ce charme!...

JULIETTE.

Monsieur... je... je suis un peu surprise... je vous remercie.

DE MARSAN, avec une animation croissante.

Ne me remerciez pas... c'est si loin!... Non! je ne pense pas que jamais homme ait envisagé une circonstance aussi vulgaire que le mariage avec autant d'espoir et d'attendrissement que moi... J'avais eu... je vous l'ai dit... une ou deux maîtresses... et j'avais cru les aimer! Mais quand je songeais à vous... à cette pure et élégante beauté, à votre front rougissant, à ce jeune cœur qui allait se rapprocher du mien sous la bénédiction de Dieu et d'une mère... j'étais ébloui... troublé au fond de l'âme... je sentais que je n'avais jamais aimé... et que je vous aimais!...

JULIETTE, inquiète et émue.

Je vous écoute... vraiment... sans savoir...

DE MARSAN.

Cela vous ennuie? (Il se lève *.)

JULIETTE.

Oh! non... Quoi encore?

DE MARSAN.

Bah!... je m'étonnais comme un enfant du discrédit où est tombé le mariage dans le monde de l'imagination... car rien ne me paraissait si beau ni si doux! (Il rit, puis reprend.) Je n'avais qu'une crainte, c'était que vous ne fussiez pas heureuse... (Il est appuyé sur la cheminée.)

JULIETTE.

Monsieur...

DE MARSAN.

Et pourtant, je pensais bien connaître les écueils de cette mer qui m'attirait... et je me flattais de les éviter. Pourquoi, me disais-je, est-on si souvent le bienvenu quand on rompt le tête-à-tête morose d'un mari et de sa femme? C'est qu'ils sont enchaînés, — mais pas unis! Eh bien, je

* De Marsan, Juliette, toujours assise.

Digitized by Google

veux que nous soyons l'un pour l'autre des confidents si faciles et si chers, que ni ami de collége ni amie d'enfance ne puissent être regrettés. Je veux lui demander, après sa main, son âme tout entière, et d'avance lui livrer la mienne; je veux que nos deux existences soient si étroitement enlacées, qu'elles n'aient pas un sentiment, joie ou douleur, dans le présent ou dans le passé, qui ne leur soit commun; — qu'elles tressaillent toutes deux aux mêmes contacts, qu'elles se brisent au même coup!... Je vous aimais, Juliette!

JULIETTE.

Oui...

DE MARSAN, avec la même émotion passionnée.

Ainsi se trouvaient remplies nos premières années d'union, et, si je portais mes regards plus loin, il me semblait que nous pourrions passer sans trop de peine à une affection plus grave... plus séante avec des cheveux gris... surtout si la voix de nos petits-enfants couvrait celle de nos regrets... Oui, j'espérais que les soirées seraient sans ennui, — sinon sans quelque charme entre tant de souvenirs partagés, — et ces espérances vivantes... nos enfants! Je voyais, enfin, notre vieillesse feuilleter en souriant le livre unique de notre double existence près de se fermer, — et dont toutes les pages étaient bonnes à lire... Je vous aimais!

JULIETTE, timidement.

Et... si tout cela n'est pas arrivé... qui accusez-vous, vous ou moi?

DE MARSAN, froid.

Un peu tous deux... moi, pour n'avoir pas persévéré; vous, pour n'avoir vu que le maître dans le mari.

JULIETTE.

Oui... c'est vrai... mais... excusez-moi... je ne sais trop ce que je dis... Est-il trop tard?

DE MARSAN, distrait et brusque.

Trop tard! Pour quoi faire?

JULIETTE.

Je m'exprime mal, sans doute... Je vous demande s'il ne dépend pas toujours d'un mari de ramener... de sauver sa femme?

Digitized by Google

DE MARSAN.

C'est à vous que je le demanderai.

JULIETTE.

Combien de femmes n'auraient jamais eu une pensée d'infidélité si leur mari avait eu la patience de les aimer comme vous le disiez... de leur parler comme vous venez de le faire! Combien seraient sauvées à jamais... par un seul mot d'abandon... et d'indulgence! (Elle le regarde d'un air suppliant.)

DE MARSAN, dur, et descendant en scène.

Quant à être indulgent pour des fautes de cette nature, madame, c'est ce qu'il ne faut pas demander à un homme!

JULIETTE, se levant, et venant près de lui.

Oh! vous, du moins, monsieur, j'en suis sûre, vous le seriez!

DE MARSAN.

Vous me connaissez mal : je le serais moins qu'un autre; non-seulement je ne pardonnerais pas, mais je me vengerais de mon mieux...

JULIETTE.

Je ne vous crois pas... Et comment?

DE MARSAN.

Je mettrais une sorte d'orgueil à me faire regretter!...

JULIETTE, inquiète.

Regretter!

DE MARSAN.

Ce serait une vengeance que d'exposer tout entière, sous les yeux de la femme coupable, cette âme qu'elle aurait brisée, — de combattre mon heureux rival avec ses propres armes, — e de le vaincre peut-être!...

JULIETTE, dont l'anxiété s'accroît.

Oh! oui... Mais ensuite?...

DE MARSAN.

Ensuite... (Il s'interrompt et prête l'oreille.)

JULIETTE, courant à la glace sans tain.

Ce sont des chevaux de poste... une voiture dans la cour!...

DE MARSAN, froidement.

Ah! c'est Pierre qu'on est venu chercher de la part du marquis Despars qui se meurt dans son château...

Digitized by Google

JULIETTE, à part.

Mais il est là !

DE MARSAN.

La suite ?... Je lui reprocherais, à ma femme !... (Juliette l'interroge des yeux, avec terreur.) Tenez, — je ne lui reprocherais rien... je la laisserais à sa conscience... puis je partirais...

JULIETTE, égarée.

Vous... c'est vous...

DE MARSAN, avec force.

Oui... c'est moi qui partirais... lui épargnant cette peine... je partirais avec ses enfants, si elle en avait.

JULIETTE.

Ses enfants !... Oh ! monsieur !

DE MARSAN, avec une violente émotion.

Ses enfants ! la chair de sa chair, — le sang de son cœur, — je les emmènerais... je n'attendrais pas la loi ! je n'attendrais pas le bénéfice d'un ignoble procès où cette femme oserait encore peut-être me disputer ma dernière consolation !... Non ! j'irais vivre au loin avec eux... Elle enverrait son amant me les redemander, si elle voulait ! (Avec larmes.) Je leur apprendrais, pauvres enfants ! à oublier leur mère !... je laverais sur leur front, à force de baisers, la tache de leur naissance !... (Il s'arrête et regarde sévèrement Juliette qui semble avoir peine à se soutenir, puis il ajoute d'un ton glacial.) Vous n'osez me renvoyer, mais je vois bien que vous êtes fatiguée. (Il la baise au front.) Bonne nuit ! (Il sort. Juliette balbutie quelques paroles et paraît défaillir.)

SCÈNE VI.

JULIETTE, à demi-voix, avec égarement.

Mon Dieu !... mon Dieu !... (Prise d'une idée subite, elle se relève, court à la porte du cabinet et pousse le verrou.) Je ne veux pas le voir ! je ne veux pas ! je veux voir mes enfants ! j'en suis digne encore ! j'en serai digne toujours !... Mon Dieu, je vous le promets !... (On entend le bruit d'une voiture qui part ; Juliette pousse un cri et s'affaisse sur le canapé.) Ah ! sans pitié ! sans pitié !... Comme il l'a dit, il part ! Que vais-je devenir, mon Dieu ! que vais-je

Digitized by Google

devenir? Ah! si je pouvais mourir là! (On frappe à la porte du cabinet.) Non! non! je ne veux pas vous voir... J'ai rêvé... j'étais folle... je ne vous aime pas!...

VOIX D'ENFANT, dans le cabinet.

Ouvre donc, mère!... (Juliette dresse la tête avec anxiété, se relève, et écoute immobile.) C'est nous, mère!

JULIETTE, avec exaltation.

Mes enfants! (Elle ouvre la porte, se jette sur ses enfants qui entrent chargés d'énormes bouquets, et s'assied sur le canapé en les pressant sur son cœur.)

LES ENFANTS.

C'est ta fête demain... nous t'avons joliment surprise, hein?... (Courant à leur père.) C'est papa qui a eu cette idée-là... (Elle les couvre de baisers.)

DE MARSAN, qui est entré à droite, suivi d'Antoine, lequel demeure au fond attendri et en extase.

Une sotte idée, ma chère, — puisqu'elle vous a effrayée; mais nous allons souper là, en famille, — et cela vous remettra.

JULIETTE, lui sautant au cou.

Ah! vous êtes bon! Mon Dieu! que vous êtes bon! (Le petit garçon est resté sur le canapé; la petite fille est debout, de Marsan la tient par la main à sa gauche; Juliette et lui sont au milieu.)

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Jean Baudry, *pièce*	2	»
La Papillonne, *comédie*	2	»
Charlotte Corday, *drame*	2	»
La Moabite, *pièce en vers*	2	»
Rataplan, *revue*	2	»
Les Braves Gens, *comédie*	2	»
Belle Lurette, *opéra comique*	2	»
Nina la Tueuse, *comédie*	1	50
Daniel Rochat, *comédie*	2	»
La Petite Mère, *comédie*	2	»
L'Amiral, *comédie en vers*	2	»
Jean de Nivelle, *opéra com.*	1	»
Chevalier Trumeau, *c. en vers*	1	»
Papa, *comédie*	2	»
Vercingétorix, *drame*	4	»
Les Mouchards, *pièce*	»	50
La Victime, *comédie*	1	50
Beau Nicolas, *opéra comique*	2	»
Le Mari de la débutante, *com.*	2	»
La Jolie Persane, *opéra com*	2	»
Anne de Kerviler, *drame*	1	50
Jonathan, *comédie*	2	»
Lolotte, *comédie*	1	50
La Famille, *comédie*	1	50
L'Etincelle, *pièce*	1	50
Les Tapageurs, *comédie*	2	»
Le Petit Hôtel, *comédie*	1	50
La Petite Mademoiselle, *op. c.*	2	»
Yedda, *ballet*	1	»
Etienne Marcel, *opéra*	1	»
L'Age ingrat, *comédie*	2	»
Les Danicheff, *com.*	2	»
La Camargo, *opéra com*	2	»
Les Amants de Vérone, *opéra*	1	»
Le Phonographe, *à-propos*	1	»
Le Gascon, *drame*	2	»
Le Club, *comédie*	2	»
Les Vieilles Couches, *comédie*	2	»
Les Fourchambault, *comédie*	2	»
Le Petit Duc, *opéra comique*	2	»
Hernani, *pièce*	2	»
Scandales d'hier, *comédie*	2	»
La Cigale, *comédie*	2	»

	fr.	
Le Fandango, *ballet pant.*	1	
La Comtesse Romani, *com*	2	
Le Roi de Lahore, *opéra*	1	
Cinq-Mars, *drame lyrique*	1	
Oh! Monsieur! *saynète*	1	
Les Charbonniers, *opérette*	1	5
Le Tunnel, *comédie*	1	5
L'Hetman, *pièce en vers*	2	
L'Etrangère, *comédie*	2	
Paul Forestier, *com. en vers*	2	
Le Prince! *comédie*	2	
Mariages riches! *comédie*	2	
Aïda, *opéra*	1	
Paul et Virginie, *opéra*	1	
La Partie d'échecs, *comédie*	1	5
Sylvia, *ballet*	1	
Madame Caverlet, *comédie*	2	
Piccolino, *opéra comique*	2	
Boulangère a des écus, *o. bouf.*	2	
Loulou, *vaudeville*	1	5
Monsieur attend Madame, *com.*	1	5
Petite Pluie, *comédie*	1	5
Le Panache, *comédie*	2	»
Fanny Lear, *comédie*	2	»
Carmen, *opéra comique*	1	»
L'Oncle Sam, *comédie*	2	»
La Haine, *drame*	2	»
La Boule, *comédie*	2	»
La Mi-Carême, *vaudeville*	1	5
Le Homard, *comédie*	1	5
Le Sphinx, *drame*	2	»
Monsieur Alphonse, *pièce*	2	»
Jeunesse de Louis XIV, *com*	2	»
La Petite Marquise, *comédie*	2	»
Jean de Thommeray, *comédie*	2	»
Libres! *drame historique*	2	»
Toto chez Tata, *comédie*	1	5
Chez l'avocat, *comédie*	1	5
L'Été de la Saint-Martin, *com.*	1	5
Le Roi Candaule, *comédie*	1	5
La Femme de Claude, *pièce*	4	»
Un Monsieur en habit noir, *c.*	1	5
Le Réveillon, *pièce*	2	»

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3 rue Auber

Digitized by Google

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

Digitized by Google

Digitized by Google